



choisir

revue culturelle
n° 649 – janvier 2014

Eglises, frêle harmonie

Spiritualité

La méditation en Occident

Politique

Le RBI, une utopie ?

Eglise

Réformer la curie



*Pour le jour succédant à la nuit,
le sol hivernal en attente de l'énergie printanière,
le repli de la terre qui annonce
l'éclatement de l'ouverture,
grâce te soit rendue, ô Dieu !
Pour le repos et l'éveil,
le calme et la créativité,
la réflexion et l'action,
grâce te soit rendue !*

*Fais-moi connaître corps et âme
les rythmes de la créativité que tu y as établis !
Fais-moi connaître au sein de ma famille
et dans les liens d'amitié
les disciplines du retrait et l'appel à l'engagement !
Fais-moi connaître pour ce monde qui m'est cher
les cycles de renouveau que tu offres
pour la guérison et la santé,
le motif des saisons que tu offres
pour la naissance d'une vie nouvelle !*

J. Philip Newell



Revue culturelle jésuite fondée en 1959

Adresse

rue Jacques-Dalphin 18
1227 Carouge (Genève)

Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye
tél. 022 827 46 76
administration@choisir.ch

Direction

Pierre Emonet sj

Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef
Céline Fossati, journaliste
Stjepan Kusar, collaborateur
tél. 022 827 46 75
fax 022 827 46 70
redaction@choisir.ch

Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj
Bruno Fuglistaller sj
Joseph Hug sj
Jean-Bernard Livio sj
Luc Ruedin sj

Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina
rue du Scex 34 • 1950 Sion
tél. 027 322 14 60

Cedofor

Axelle Dos Ghali
Stjepan Kusar

Abonnements

1 an : FS 95.-
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.-
CCP : 12-413-1 «choisir»
Pour l'étranger : FS 100.-
par avion : FS 105.-
Prix au numéro : FS 9.-

choisir = ISSN 0009-4994

Internet :

www.choisir.ch / www.jesuites.ch

Illustrations

Couverture : Fred de Noyelle / GODONG,
Eglise du saint-sacrement (Paris)
p. 7 : Emmanuel
p. 11 : Fred de Noyelle / GODONG
p. 14 : Pierre Pittet
p. 18 : Pierre Emonet
p. 27 : JJK photos
p. 30 : Diego Quemada-Diez

Les titres et intertitres sont de la rédaction

Editorial	2
Au service de la réconciliation <i>par Joseph Hug</i>	
Spiritualité	8
Quoi de neuf docteur ? <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
Spiritualité	9
La méditation. Dans la tradition occidentale <i>par Jacques de Coulon</i>	
Eglises	13
Dialogue panorthodoxe. 50 ans d'espoir œcuménique <i>par Jerry Ryan</i>	
Eglises	17
Réformer la curie romaine <i>par Thomas J. Reese</i>	
Histoire	21
Turquie. Chronologie politique contemporaine <i>par Joseph Hug</i>	
Politique	22
Un pays, deux visions. L'empire post-ottoman et l'esprit de Gezi <i>par Lucienne Bittar</i>	
Politique	26
Une utopie ? Le revenu de base inconditionnel <i>par Etienne Perrot</i>	
Cinéma	30
Exclusion et fraternité <i>par Patrick Bittar</i>	
Lettres	32
To be or not to be. Albert Camus (1913-1960) <i>par Gérard Joulie</i>	
Livres ouverts	35
Une conduite <i>par Willy Vogelsanger</i>	
Livres ouverts	36
Jésus historique <i>par Joseph Hug</i>	
Livres ouverts	38
Qohélet commenté <i>par Jacques Petite</i>	
Chronique	44
La leçon des bourgeois <i>par Matthieu Mégevand</i>	

Au service de la réconciliation

La force morale exceptionnelle de Nelson Mandela a été maintes fois évoquée le mois passé, suite à son décès. L'homme d'Etat sud-africain a su briser la spirale de la violence et dire à la population noire : « Je comprend votre souffrance. Mais nous ne pouvons pas répondre par la violence. » S'il avait autorisé et exigé la vengeance et laissé la haine orienter son existence, il serait resté pour toujours en prison, a-t-il encore déclaré. « C'est seulement par le pardon et la réconciliation que la vraie liberté peut être gagnée. Jamais aigri, Mandela a toujours trouvé la force de dire : faisons un nouveau commencement, que tu sois Noir ou Blanc ; essayons de construire un pays uni, pour que les hommes et les femmes puissent y vivre ensemble. » C'est en ces termes que l'archevêque catholique du Cap, Stephen Brislin, a résumé la trajectoire de l'ancien chef d'Etat.¹ On se souvient de la force du symbole de cette équipe sud-africaine de rugby, composée de Noirs et de Blancs, que Mandela a soutenue.²

Si le gouvernement helvétique a soutenu sans complexe le régime ségrégationniste, les Eglises de Suisse et d'ailleurs en Europe se sont montrées, pour leur part, actives dans la lutte contre l'apartheid car elles avaient une responsabilité particulière. « C'est l'Eglise calviniste toute-puissante en Afrique du Sud et en Namibie qui a inventé l'apartheid en interprétant l'Ancien Testament [et la notion du] peuple élu. Il y avait les maîtres et les esclaves », rappelle Christine von Garnier, du Réseau foi et justice Afrique Europe.³ Or les Eglises protestantes de Suisse, notamment, ont « toujours essayé de maintenir un dialogue avec leurs consœurs d'Afrique du Sud pour dire que cela n'allait pas ». Si l'Afrique du Sud n'a pas sombré dans un bain de sang, c'est aussi parce que l'Eglise calviniste a demandé pardon, observe encore C. von Garnier. Cette demande de pardon d'Eglises qui avaient été divisées selon les races, en contradiction avec le Nouveau Testament, a contribué au processus de réconciliation voulu par Nelson Mandela. En février 1990, celui-ci s'est rendu à Genève au Comité international de la Croix Rouge et au Bureau international du travail, mais aussi au Conseil œcuménique des Eglises (COE) pour lui exprimer sa reconnaissance pour son appui à la lutte contre l'apartheid.

Ce processus de réconciliation des Eglises s'inscrit dans un contexte plus large, marqué par l'histoire politique et l'ébranlement causé par les deux guerres mondiales. Le COE est né à Amsterdam en 1948. L'Eglise catholique y contribue depuis le concile Vatican II, à travers sa participation à la commission « Foi et Constitution », qui en est le pilier théologique. Elle participe aussi officiellement à de nombreux dialogues avec les branches de la famille protestante et de la famille orthodoxe. Or « Foi et Constitution » a publié, l'an passé, un important document de convergence, intitulé L'Eglise. Vers une vision commune.⁴ Il a été envoyé aux Eglises pour examen et réactions officielles.

Trente ans auparavant, le document Baptême, Eucharistie, Ministère (BEM), dit de Lima, avait suivi le même chemin. Mais les circonstances et les réponses au document sont restées inconnues du public. Il a, de fait, servi de base à des accords de reconnaissance mutuelle entre Eglises, spécialement par rapport au baptême. Par contre, les propositions d'Eucharistie et de Ministère n'ont été que très partiellement acceptées par les Eglises, notamment les Eglises réformées de Suisse. Avec les déceptions que cela a engendré chez nous. Depuis lors, malgré de grandes avancées, comme l'élimination de points d'achoppement entre orthodoxes et catholiques pour proscrire l'« uniatisme »⁵ ou comme l'accord entre luthériens et catholiques sur la justification par la foi, le regain identitaire, qui a gagné l'ensemble de la planète, ramène chacune des confessions chrétiennes vers sa tentation propre.⁶

Aussi a-t-on souvent entendu ces dernières années de la bouche d'évêques et de théologiens que les Eglises s'achoppaient sur le chemin de l'unité visible des chrétiens à cause de leurs conceptions divergentes de l'Eglise ; je l'ai moi-même répété. Souhaitons que ce nouveau document de convergence, fruit d'années de travail et de consultations, ne subisse pas le sort de celui de Lima. Qu'il soit accepté par les Eglises et nous fassent avancer vers une vision commune.

Joseph Hug sj

1 • Radio Vatican, 8 décembre 2013.

2 • Le film *Invictus* (2009) de Clint Eastwood relate cette histoire. (n.d.l.r.)

3 • *Le Temps*, 7 décembre 2013.

4 • Document de Foi et Constitution n° 214, COE, Genève 2013.

5 • C'est-à-dire le développement d'Eglises catholiques à côté d'Eglises orthodoxes.

6 • Cf. Etienne Fouilloux, « 1910 - 2010. Cent ans d'œcuménisme », in *Unité des chrétiens* n° 157, Paris, janvier 2010, p. 8.

■ Info

Migration et schizophrénie

« L'approche du phénomène migratoire en Europe est frappée par une sorte de schizophrénie », ont relevé dans un communiqué les évêques et directeurs nationaux de la pastorale des migrants en Europe, réunie du 2 au 4 décembre à Mosta, sur l'île de Malte. « Alors que l'UE reconnaît de plus en plus de droits à l'immigré régulier, l'Europe-forteresse continue à gérer la mobilité humaine comme s'il s'agissait d'une question purement économique. Le migrant n'est pas une marchandise qui peut être importée et exportée comme bon nous semble ! »

Et de poursuivre : « Une politique migratoire saine doit favoriser la participation active des migrants dans la société, en facilitant leur engagement professionnel. Une activité permanente qui permette de subvenir à leurs besoins ou à ceux de leur famille est un élément fondamental dans le processus d'intégration. Il constitue le moyen principal pour que l'immigré puisse commencer une nouvelle vie. »

Pendant la rencontre promue par la Section « Migration » du Conseil des Conférences épiscopales d'Europe (CCEE), présidée par le cardinal Josip Bozanic, archevêque de Zagreb, les participants ont visité le centre dit fermé pour demandeurs d'asile Hal Safi, ainsi qu'un centre dit ouvert, géré par l'Eglise locale. Ce dernier « constitue un exemple positif qui montre qu'il est possible de concilier l'évangélisation et l'action sociale : la foi qui génère les œuvres, et les œuvres qui témoignent la foi », affirme le CCEE. (*apic/réd.*)

■ Témoignage

Au service de la paix

Sans les efforts consentis sur la réconciliation, il serait pratiquement impossible au Service jésuite des réfugiés (JRS) de remplir sa mission. De l'avis de Peter Balleis sj, directeur international, la présence du JRS parmi les réfugiés peut être « un signe réel de l'amour de Dieu ». « Tout au long de son histoire, le JRS a travaillé en visant la réconciliation, même sans la nommer », a-t-il rappelé. « Nous nous engageons dans des programmes communautaires qui impliquent l'éducation à la paix, le dialogue et la résolution de conflits. Le soutien éducatif et psychosocial, domaines sur lesquels nous nous concentrons spécialement, encouragent la cicatrisation et l'espoir. Notre *advocacy* promeut la recherche de la vérité et la prise en charge des responsabilités nécessaires pour la réconciliation et la justice ; enfin, notre recherche analyse les causes des conflits et des déplacements. »

Peter Balleis témoigne encore : « Les membres des équipes JRS en Syrie, provenant de communautés alaouites, chrétiennes et sunnites, représentent les nombreuses personnes qui ont été blessées, qui ont tant perdu. A présent, elles servent ensemble des personnes déplacées, des blessés et des victimes de la guerre. En termes théologiques chrétiens, elles sont aux côtés du crucifié, de la victime innocente qui a prié : "Pardonnez-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font." »

Et de conclure : « Un grand nombre de ceux qui prennent les armes en Syrie, dans le Congo oriental et en d'autres endroits, ne savent pas ce qu'ils font. L'aveuglement de la violence a durci leurs cœurs. La grâce du pardon ap-

porte une nouvelle lumière. Nous prions toujours pour cette grâce de paix, que seul Dieu peut donner, et nous travaillons pour qu'elle devienne réalité dans les vies des personnes déplacées que nous servons. » (JRS/réd.)

■ Info

Kinshasa, enfants exécutés

Près de 30 000 enfants et jeunes de moins de 18 ans vivent dans la rue en République démocratique du Congo (RDC), en majorité dans la capitale, Kinshasa. Fin 2013, certains de ces *shagués* (enfants des rues) auraient été exécutés froidement par des policiers engagés dans l'« Opération Likofi » (coup de poing, en lingala). Le but : éradiquer le phénomène des bandes d'enfants des rues (les *kulunas*) qui, sous l'emprise de la drogue et de l'alcool, sèment l'insécurité dans la ville, sacquant, volant et tuant à coups de machette.

L'opération (en cours jusqu'au 15 février 2014) est soutenue par une grande partie de la population. « Honnis soient ceux qui prennent la défense des *kulunas* et non de leurs victimes, comme si ces bandits étaient les seuls à qui reconnaître le droit à la vie ! » ou « On meurt comme on a vécu ! », peut-on lire sur des sites Internet de la RDC. Depuis deux semaines, sur ordre du président Kabila, la police s'en prend ainsi sans ménagement à ces gangs de jeunes désœuvrés.

L'Agence des Nations unies pour l'enfance (Unicef), la Mission onusienne au Congo (Monusco), ainsi que des organisations qui accueillent les enfants des rues lancent un cri d'alarme. Les membres d'une communauté chrétienne

racontent que lors d'une rafle nocturne dans leur paroisse, les garçons et les hommes qui dormaient là avaient été séparés des femmes, avant de se voir mitrailler. Sans autre forme de procès. Ils ont aussi vu deux jeunes abattus. L'aumônier d'un grand hôpital kinoïse parle de « bain de sang » quotidien. « Le pire, c'est que la population, lassée des exactions, approuve pareilles exécutions extrajudiciaires. »

La Monusco et l'Unicef rappellent que « l'Etat doit, en toutes circonstances, faire respecter les droits humains et assurer que les enfants bénéficient d'une protection particulière, selon la loi congolaise et les traités et conventions internationales ». Interpellé, le gouvernement congolais a rejeté ces allégations, qu'il qualifie de « rumeurs ».

(apic/réd.)

■ Info

Rome exclut les Roms

Le système d'aide au logement mis en place par les autorités municipales de Rome est discriminatoire et fonctionne avec deux poids, deux mesures. Les autorités empêchent des milliers de Roms de bénéficier d'un logement décent. Les personnes à la recherche d'un logement social doivent, en effet, prouver qu'elles ont été expulsées par voie légale d'un logement de location privé, ce qui est impossible pour les Roms qui habitent dans des camps ou qui ont été expulsés de force.

C'est ainsi que 4000 Roms vivent depuis plus de dix ans dans la capitale italienne dans des conditions déplorables. Les autorités locales et nationales ont pourtant l'obligation de faire respecter le principe de non-discrimination, rappelle Amnesty International. La

fin de la ségrégation de familles roms dans des camps ne sera envisageable que lorsque celles-ci pourront bénéficier de conditions non discriminatoires en matière de logement, y compris de logement social. (*Amnesty magazine* n° 75, 2013)

■ Info

Terre sainte : accord sur l'eau

« Je rêvais de cet accord, notamment pour sauver la Mer Morte en train de mourir. » Le Père Raed Abusahliah, directeur général de Caritas Jérusalem, n'a pas caché sa joie après la signature de l'accord trilatéral, le 9 décembre, à Washington, par les représentants d'Israël, de la Jordanie et de l'Autorité palestinienne. Un accord qui vise à améliorer la distribution des ressources hydriques au sein de la zone, mettant ainsi un frein à l'assèchement de la Mer Morte, et qui prévoit la vente par Israël aux Palestiniens de 20 à 30 millions de m³ supplémentaires d'eau dessalée, produits par l'entreprise publique israélienne Mekorot. Selon le Père Abusahliah, « l'impact sur la vie concrète des Palestiniens - s'ils peuvent vraiment tirer parti de l'usage de plus grandes quantités d'eau - sera très positif. Ce sont actuellement surtout les territoires palestiniens qui souffrent du manque de ressources hydriques. »

Et de remarquer : « L'accord reconnaît implicitement la souveraineté de l'Autorité palestinienne - impliquée en tant que partenaire - sur les terres de la partie nord de la Mer Morte, qui font partie des territoires palestiniens. J'es - père qu'après cet accord, des solutions partagées à d'autres problèmes qui

nous impliquent tous seront également recherchées. » (*fides/réd.*)

■ Info

Femmes catholiques et gender

La Ligue suisse des femmes catholiques (SKF) condamne la prise de position de Mgr Vitus Huonder, qui a qualifié la théorie du genre de « profondément erronée ». L'évêque de Coire a abordé ce sujet dans sa lettre pastorale pour la Journée des droits de l'homme (10 décembre), en réponse à des parents « préoccupés que l'Etat instrumentalise leurs enfants en faveur du *genderisme*, et par la discussion politique sur le mariage et la famille ». Il y déplore le mariage homosexuel, l'adoption des enfants par des couples de même sexe et l'« (homo)-sexualisation des enfants » par le système scolaire. Il affirme que le but de cette « idéologie aux traits totalitaires » est que chaque « identité sexuelle » soit acceptée comme ayant la même valeur.

Pour la SKF, la lettre de l'évêque s'en prend non seulement aux droits des femmes, mais « diffame » également les homosexuels. Elle souligne que le « gender » ne fait que relever la différence entre le sexe biologique et le rôle social qui lui est lié selon les époques et les aires culturelles. La Ligue précise que la théorie du genre, telle qu'elle l'envisage, contribue à comprendre les rôles de genre et aide les femmes (et les hommes) à changer ces conditions dans le sens d'une plus grande justice. Elle n'est en aucun cas incompatible avec une vision chrétienne de l'être humain.

A noter que la SKF s'engage depuis longtemps pour l'égalité de traitement

des couples formés de partenaires du même sexe, tant dans l'Eglise que dans la société. www.frauenbund.ch. (apic/réd.)

■ Info

Affectation d'Action de Carême

Dès 2018, Action de Carême participera moins au financement des tâches pastorales en Suisse. Elle ne versera plus que 800 000 frs par an à cette fin, soit environ un tiers des sommes allouées actuellement. L'œuvre d'entraide cherche à se positionner plus clairement sur le marché des dons, en mettant l'accent sur la promotion de la justice sociale et le recul de la pauvreté au Sud. Cette décision a été prise en accord avec la Conférence des évêques suisses et la Conférence centrale catholique de Suisse.

Les organisations ecclésiastiques cantonales, dans leur majorité, se sont déclarées prêtes pour leur part à augmenter, jusqu'en 2018, de 3 % par an leurs contributions au financement des activités de l'Eglise au niveau national et régional. Mais des économies resteront indispensables. (apic/com./réd.)

■ Info

Une vie de Benoît Labre

Le prix 2014 de la bande dessinée chrétienne d'Angoulême a été décerné à l'album *Quelques écorces d'orange amère - Une vie de Benoît Labre*, de Christophe Hadevis (scénario), Erwan Le Saëc (dessin) et Tatiana Domas (couleurs).

Benoît-Joseph Labre est un religieux contemplatif errant du XVIII^e siècle, qui a donné sa vie à l'évangélisation et aux

pauvres. Ses détracteurs le traitaient de fou mais beaucoup de ses contemporains reconnurent que derrière ce vagabond se trouvait un homme extraordinaire. « C'est tout à fait dans le ton de ce que nous dit l'Eglise. Nous venons de vivre la démarche Diaconia autour du frère, des exclus et des démunis, et cette bande dessinée donne une tonalité à notre regard sur l'être humain, sa pauvreté, sa désespérance et comment Dieu est présent en nous en toutes circonstances », a souligné le jury.

Christophe Hadevis, le scénariste, est prêtre du diocèse de Vannes. Passionné de BD, il voit en cette forme d'art un moyen de parler de Dieu et de toucher les gens par l'image, tout comme il a lui-même été touché, enfant, en lisant un album pieux illustré. Le Prix sera remis pendant le Festival d'Angoulême, le 30 janvier 2014, à l'église Saint-Martial d'Angoulême.

(apic/réd.)



Quoi de neuf docteur ?

Le passage à l'an nouveau aura-t-il changé quelque chose pour nous ? Peut-être aurons-nous « acquis » quelques kilos supplémentaires avec les fêtes et la perspective de prendre une année de plus en 2014 ! Personnellement, mes résolutions avancées à cette occasion ne sont jamais très concluantes. Comme disait un de mes confrères très expérimenté : « Théoriquement, c'était très pratique, mais pratiquement, ce n'était quand même que théorique ! »

Mauvaise volonté ? Paresse ? Je ne crois pas... Il me semble plutôt que nos vies se construisent dans une sorte de continuité. Il est vrai que pour certains la constance est linéaire, tandis que pour d'autres c'est la fluctuation qui manifeste la continuité ! Nous sommes tous marqués par des tendances de fond, qui proviennent pour une part de notre éducation, pour une autre de notre tempérament et pour une troisième de l'hérédité. Malgré toutes les bonnes intentions et résolutions que nous pouvons prendre, ces prédispositions s'affirment donc tout naturellement : « Chassez le naturel, il revient au galop. »

Dans la vie spirituelle, on parle parfois de conversion. L'exemple souvent cité est celui de Paul. Comme il le dit lui-même, de persécuteur de l'Eglise, il est devenu défenseur du Christ. On pourrait penser qu'il s'agit là d'un retournement substantiel. Au contraire, je

vois beaucoup de cohérence dans la destinée de Paul. Cet homme passionné a mis son enthousiasme - qui marque profondément son tempérament - au service d'une cause. S'il fut en mesure de défendre la foi en Jésus-Christ avec autant de détermination, ce n'est pas parce qu'il la considérait comme totalement nouvelle, mais au contraire parce qu'il la comprenait comme l'accomplissement de ce en quoi il avait cru jusqu'alors.

Dans nos vies également, Dieu œuvre souvent dans la continuité, avec les caractéristiques de chacun. Les conversions spectaculaires sont plus le fruit d'un tempérament que de l'action divine. A nous de discerner les lignes de forces de notre existence : pour les uns toutes droites, pour les autres plus serpentine.

Que cette nouvelle année nous permette de découvrir la cohérence de notre chemin et d'y prêter plus attention.

Bruno Fuglistaller sj

La méditation

Dans la tradition occidentale

● ● ● **Jacques de Coulon**, Fribourg
Philosophe, proviseur du Collège St-Michel

Qu'est-ce que la méditation ? Comme le laisse entendre le mot, c'est un itinéraire vers le milieu. Elle est souvent représentée par une roue qui symbolise notre conscience et nos perceptions qui nous conduisent dans la vie. Nous pouvons soit nous placer à la périphérie de cette roue en nous laissant happer par le mouvement, soit remonter vers le centre. Plus nous nous rapprochons de l'axe, plus la vitesse de rotation diminue. Méditer, c'est « aller au milieu », vers ce point immobile qui nous ouvre à une autre dimension.

Nombreux sont ceux qui pensent que la méditation est une pratique importée d'Asie, de l'Inde ou du Tibet. On oublie qu'elle existe aussi en Occident. Deux exemples : l'hésychasme dans l'Eglise byzantine et les « méditations cartésiennes » d'Edmund Husserl, fondateur de la phénoménologie.

Pacifier l'âme

L'hésychasme vient du grec *hēsychia*, qui signifie « calme, tranquillité ». Les Pères du désert, puis ceux du Mont Athos, pratiquent une méthode précise

de tranquillité mentale. « Il faut dégager l'esprit de toute divagation pour l'empêcher de se laisser troubler par les pensées », prônait déjà Macaire (301 - 391).²

Comme le moyeu vide de la roue, l'âme doit se dégager du tourbillon des pensées et des passions, pour « laisser Dieu être Dieu en elle », pour devenir transparente au rayonnement de la présence divine qui la transfigure. « Lorsqu'il ne reste plus aucune imagination dans le cœur, l'esprit se trouve dans son état naturel », constate Hésychius de Batos (IX^e siècle). Et il ajoute cette magnifique phrase résumant à elle seule la spiritualité hésychaste : « Plaçant devant Dieu le miroir de son âme, l'homme sera par Lui illuminé comme un pur cristal reflète le soleil. »³

Mieux que tout concept théologique, deux images, par leur simplicité, éclaireront la méditation hésychaste : la mer et le miroir. Pour les moines hésychastes, l'esprit humain ressemble à la mer qui peut être agitée ou calme. La plupart du temps « la tempête des pensées et des émotions soulève les flots » et « tant que les vagues ne se calment pas »,⁴ comme l'a écrit Théolepte de Philadelphie, on ne discerne pas le reflet du disque solaire : il se morcelle en une multitude de fragments. Mais dès que le pratiquant parvient à faire baisser l'intensité du vent, la mer s'apaise et la forme de l'astre apparaît comme un

A une époque où tout va toujours plus vite et où les individus se projettent à l'extérieur, dans des mondes numériques, la méditation répond à un besoin profond de retrouver ce « ciel intérieur » dont parle le poète Franciscain Angélus Silesius : « Où cours-tu, ne sais-tu pas que le ciel est en toi ? »¹

Communément apparentée à la tradition orientale, la méditation trouve aussi source en Occident.

1 • *Le Pèlerin Chérubinique*, Paris, Albin Michel 1994, p. 38.

2 • **Jean Gouillard**, *Petite philocalie de la prière du cœur*, Paris, Seuil 2000, p. 52.

3 • *Ibid.*, p. 119.

4 • *Ibid.*, p. 167.

cercle harmonieux : le Très-Haut se révèle en l'homme, son image.

Quant au miroir de notre âme, il se trouve fréquemment encrassé, voire déformé. Nous voyons le monde à travers nos préjugés et nos envies, projetant sur les êtres les divagations de notre ego hypertrophié. Nous nous identifions aux formes reflétées dans le miroir de notre conscience, oubliant qu'en réalité ce miroir n'est pas affecté par les figures qu'il reflète.

Le but de la méditation est alors de changer de perspective et de retrouver la pureté du miroir, « l'état naturel de l'esprit » comme le disait Hésychius, en se détachant des phénomènes suscitant notre concupiscence ou notre aversion et qui sont autant de taches sur notre « miroir ». Grégoire le Sinaïte (1255 - 1346) l'explicite en une formule : « Le principe de la quiétude (*hēsychia*), c'est la vacance. »⁵ Comment accueillir le Divin si l'esprit est encombré de futilités ?

Pour les hésychastes, la méditation apparaît d'abord comme un désencombrement. Méditer, c'est nettoyer notre miroir intérieur. Oui, mais comment concrètement ? Les Pères décrivent un itinéraire précis, qui sollicite la totalité de l'homme, à commencer par son corps et sa respiration.

Ame et corps

Temple de l'esprit, comme dit saint Paul (I Cor, 6,19), le corps participe à la démarche spirituelle. Il serait hasardeux de commencer par de hautes méditations si le « vase d'argile », selon l'expression paulinienne, n'est pas préparé à se tenir longtemps immobile et à « recevoir les énergies d'en haut ». Comme le précise saint Grégoire Palamas : « Il faut d'abord nous éduquer à

prendre garde à nous-mêmes par l'attitude extérieure. »⁶ Il s'agit d'une intégration du corps aux pratiques spirituelles.

Concrètement, nous devons pénétrer dans toutes les parties du corps avec notre conscience. Ce dernier devient ainsi perméable à l'esprit, « il résonne en accord avec l'âme », écrit saint Grégoire,⁷ qui propose ensuite la posture d'Elie pour s'entraîner à l'immobilité : « S'inclinant vers la terre, il mit son visage entre ses genoux » (I Rois, 42,45). Et Marc l'Ermite de conclure : « Impossible de pacifier l'intellect sans le corps. »⁸

La respiration sera aussi utilisée pour le recentrage de la conscience. Saint Grégoire et les hésychastes ont parfaitement vu la liaison entre la respiration et le domaine mental : « Rien au monde n'est plus difficile à contempler et plus mobile que l'esprit. C'est pourquoi certains recommandent de contrôler le va-et-vient du souffle et de le retenir un peu, afin de retenir aussi l'esprit en veillant sur la respiration. »⁹ Ces exercices respiratoires visent à ramener ce mental vagabond et fugueur vers sa source. On associera au rythme respiratoire le nom de Jésus dans la prière du cœur, stade ultime de la pratique.

Mais le centre de la conception hésychaste, c'est la maîtrise du mental pour le rendre transparent aux « énergies divines » (pour reprendre les termes de Grégoire Palamas). Après avoir fermé les portes des sens, on commence par observer le défilé des pensées dans

5 • Ibid., p. 178.

6 • *Triades pour la défense des Saints hésychastes* (2 volumes), Louvain 1959, vol 1, 2.8.

7 • Ibid., vol 2, 2.13.

8 • Jean Guillard, op. cit., p. 71.

9 • *Triades*, op. cit., vol 1, 2.7.

notre esprit. « L'intelligence cherche à connaître quelles réflexions nagent sur la mer spirituelle des pensées et quelles idées tombent dans le creuset de sa méditation », écrit Nicéas Sthétatos (XI^e siècle).¹⁰

Cette observation des contenus mentaux, en simple témoin, ralentit considérablement le flux. Elle est la base de toute méditation, en Orient comme en Occident. Hésychius la nomme « sobriété » : « L'œuvre incessante de la sobriété, dit-il, c'est de voir les pensées au moment où elles se forment dans l'esprit. »¹¹

Après cette étape « passive », dans un second temps, le méditant pratique la « garde du cœur ». Il s'agit de trier les pensées et de chasser les négatives. Saint Jean Climaque décrit ainsi cette pratique : « Assis sur une hauteur, observez et vous verrez alors les maraudeurs qui s'avancent pour piller vos raisins. Dépouillez-vous de ces pensées ! Le moine qui veille est un pêcheur de pensées qui sait distinguer sans peine les pensées et les attraper. »¹² Le but final est d'interdire à toute pensée autre que celle de Dieu de pénétrer en nous. Le moyen le plus efficace pour y parvenir n'est pas de lutter contre l'intrus, mais de nous tourner vers Dieu en répétant inlassablement *la prière du cœur*.

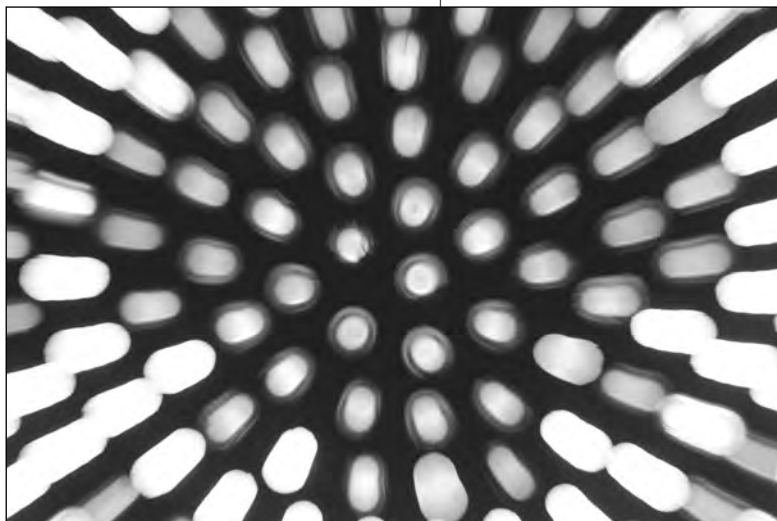
Toutes les méthodes décrites ci-dessus sont orientées vers la prière. Inutile de se creuser la tête pour élaborer un discours compliqué. Il suffit de prononcer intérieurement le Nom de Jésus en l'as-

sociant éventuellement au souffle, comme le suggère saint Grégoire : « Que la mémoire de Jésus se colle à ta respiration et tu connaîtras les avantages de l'hésychie. »¹³ « La prière, c'est l'inébranlable fixation de l'esprit en Dieu », précise Nicéas Sthétatos.¹⁴ Alors, par la lumière de l'Esprit saint illuminant son esprit devenu transparent, le contemplatif voit briller en son cœur la lumière divine. Et Elie d'Ecdi-dos de conclure : « Quand le soleil se lève, les étoiles se couchent ; les pensées se retirent lorsque l'esprit regagne son royaume naturel. »¹⁵

Méditations cartésiennes

Père de la phénoménologie, Edmund Husserl fonde ses analyses sur l'intentionnalité : à tout instant, notre conscience se remplit d'une forme qu'elle vise. On la comparera à une lampe miroir qui refléterait tous les objets qu'elle éclairerait. En ce moment, par exemple, votre conscience se remplit du texte parcouru, puis du sens que vous lui prêtez.

Eglise Saint-Honoré
d'Eylau (Paris)



10 • *Philocalie des Pères neptiques*, t. 4, Abbaye de Bellefontaine 1982, p. 27.

11 • Jean Gouillard, op. cit., p. 107.

12 • Ibid., p. 89.

13 • *Triades*, op. cit., vol. 2, 2.25.

14 • Jean Gouillard, op. cit., p. 137.

15 • Ibid., p. 127.

Jacques de Coulon,
*Les méditations
du bonheur,
40 exercices spirituels
d'Orient et d'Occident,*
Paris, Payot & Rivages
2011, et dans Petite
Bibliothèque Payot
2013.

Semblable à un caméléon, elle prend toutes sortes de couleurs successives, mais certaines risquent d'être les barreaux de notre cage. Nous sommes prisonniers d'une forme particulière à laquelle nous nous identifions : notre corps, cette pulsion, ou même notre auto. Le « je » se délocalise pour habiter une demeure étriquée et périssable, au point de dire : « j'ai crevé » (identification à une auto). Comment se libérer de toutes ces choses qui nous tirent vers l'extérieur et vers la mort ?

Dans ses *Méditations cartésiennes* et dans le sillage de Descartes, Husserl propose une voie radicale : la mise entre parenthèses des contenus de notre conscience. Il distingue le moi psychologique, empêtré dans ses perceptions, et le moi transcendantal, ce pur cristal de la conscience qui demeure lorsque le monde a été mis hors-jeu.

Je suis

« Cette mise entre parenthèses du monde objectif ne nous place pas de vant un pur néant, écrit Husserl. Ce qui par là devient mien, à moi sujet méditant, c'est ma vie pure. La mise hors-jeu du monde est la méthode universelle et radicale par laquelle je me saisis comme moi pur, avec la vie de la conscience pure qui m'est propre. (...) Dans cette expérience, le moi s'atteint lui-même de façon originelle. »¹⁶ Au terme de cette démarche, la conscience se regarde elle-même. Elle ne se remplit plus de rien. Je ne suis ni ceci, ni cela. Ni mon corps, ni ma fonction, ni mes pensées. Je suis.

On comprend plus aisément cette remontée du moi vers sa source par l'expérience de déconnexion des représentations, en regardant les objets autour de soi tout en se disant : « Je ne

suis pas cet arbre ni ma maison. » De fait, nous ne pouvons pas être ces réalités parce que nous les regardons. Le sujet (nous) se démarque des objets (les). De même, nous prenons conscience de notre corps mais nous remarquons que nous ne sommes pas ce corps puisque nous l'observons. A nouveau, le sujet se distingue de sa perception. Et les pensées ? Si nous fermons les yeux, nous sommes le témoin de nos contenus intérieurs et il faut bien que nous nous en différencions pour les voir se profiler devant nous. L'observateur n'est pas identique à ce qu'il observe.

« Alors suis-je ce point source de ma conscience que j'imagine, là, dans mon esprit, sous la forme d'un petit disque lumineux ? » Mais si nous le voyons, c'est que nous ne le sommes pas !

Qui suis-je alors ? Je suis une pure source de conscience, toujours au nominatif. Tout ce qui peut être mis à l'accusatif et remplacer x dans la formule « je perçois x », tout cela n'est pas moi. Or je perçois les objets extérieurs, mon corps, mes sentiments, mes désirs, mes pensées... Ces réalités ne peuvent donc correspondre à mon être profond. Encore une fois : *Je suis*. Point final.

La méditation pour Husserl est ainsi un détachement progressif de la conscience par rapport à ses contenus : elle retrouve sa pureté originelle. Elle nettoie tout ce qu'elle reflète, pour apparaître dans sa pleine lumière.

La conclusion revient au philosophe grecque Plotin : « Ce que l'âme doit voir, c'est la lumière par laquelle elle est éclairée. Le soleil non plus n'est pas vu dans la lumière d'un autre. Comment cela se réalisera-t-il ? Retranche toute chose ! »

J. de C.

16 • Edmund Husserl, *Méditations cartésiennes*, Paris, Vrin 1969, pp. 18-19.

Dialogue panorthodoxe

50 ans d'espoir œcuménique

● ● ● **Jerry Ryan**, Winthrop, MA (USA)

*Ecrivain, employé à l'Aquarium de New England
ancien Petit Frère de Jésus*

Athénagoras était un visionnaire. Il désirait non seulement l'unification des orthodoxes, mais aussi celle des chrétiens d'Orient et d'Occident. Véritable prophète, il mettait l'amour fraternel au-dessus de tout débat théologique et de toute rancœur historique. Il trouva en Paul VI une âme sœur, tourmentée par le même désir. Ensemble, ils rétractèrent les anathèmes de 1054 et « effacèrent leur souvenir ». Leur fameux échange du baiser de la paix à Jérusalem, en 1963, signifia au monde un renversement total des rapports entre les deux Eglises.¹

Leur lien était tel qu'Athénagoras envisagea de concélébrer avec Paul VI. Une commission secrète mixte, orthodoxe-catholique, fut établie pour étudier cette possibilité. Elle n'y vit aucun empêchement sur le plan théologique et suggéra même un scénario qui en attribuerait l'initiative à Paul VI : il irait le premier à Istanbul ou en Crète pour concélébrer selon le rite Byzantin ; une concélébration à Rome en rite latin y

ferait suite. Mais une fuite révéla sur quoi travaillait la commission, ce qui provoqua des réactions violentes en Grèce et au Mont Athos. Le projet se révélait trop audacieux, c'était mettre la charrue devant les bœufs, et les deux Primats le reconnurent.

Ni Paul VI ni Athénagoras ne désiraient être la cause d'un schisme au cœur de l'orthodoxie. Il fallait d'abord arriver à un consensus entre orthodoxes, ce qui n'était possible que par le truchement d'un concile panorthodoxe.

La réaction d'Athénagoras fut discrète, mais exprima clairement sa déception : « Il règne aujourd'hui parmi nos fidèles en Orient et en Occident un désir - je dirais même un désir angoissé - de communier d'un seul cœur, avec amour, à la même vérité de foi, à la même confession de cette vérité ; une communion qu'accomplirait en la célébrant notre participation à un même Saint calice. Nous vous écrivons de l'Est, à la veille de la Passion du Seigneur. La table est prête dans la chambre haute et le Seigneur désire manger le repas Pascal avec nous. Faut-il refuser ? »

Lorsqu'il apprit la mort d'Athénagoras en 1972, Paul VI, lui faisant écho, annonça ainsi son décès aux fidèles

Il y a 50 ans déjà, le Patriarche de Constantinople Athénagoras I lançait le projet d'un concile panorthodoxe, avec l'objectif de repenser l'orthodoxie en fonction du monde moderne, d'un nouveau contexte œcuménique et d'une conscience accrue de l'universalité de l'orthodoxie. Après une période peu propice au dialogue, l'espoir renaît enfin.

1 • La correspondance entre Athénagoras et Paul VI fut publiée sous le titre *Tomos Agapis ou Livre de la Charité*, in **Patrice Mahieu**, *Paul VI et les orthodoxes*, Paris, Cerf 2012, 306 p.

Athénagoras I



réunis sur la place St-Pierre : « Nous étions parmi ceux qui l'admiraient et l'aimaient ; il avait pour nous une amitié, une confiance qui nous bouleversaient (...) Ses sentiments peuvent se résumer en un unique et suprême espoir : celui de pouvoir un jour boire au même calice que nous, de pouvoir célébrer ensemble le sacrifice de l'eucharistie, qui est la synthèse et la couronne de notre identité ecclésiale en Christ... et combien intensément nous partageons son désir ! »

Poursuite du dialogue

La relation entre ces deux primats fut le point culminant de la réconciliation entre les Eglises d'Orient et d'Occident. A l'époque, un élan irrésistible semblait les entraîner vers une réconciliation. Tout avait l'air possible, même imminent. Le « dialogue de charité » qu'avaient initié Paul VI et Athénagoras se prolongea en un « dialogue de vérité » par l'entremise de commissions mixtes, composées de théologiens orthodoxes et catholiques. Ce dialogue produisit des fruits, parmi lesquels des textes très denses et très beaux qui montrent à quel point un rapprochement des Eglises orientales et occidentale serait enrichissant. Malheureusement, le travail de ces commissions n'a eu, au-delà de cercles théologiques restreints, qu'une influence minime. D'innombrables réunions, synodes et convocations à tous les niveaux ont eu lieu dans le but de préparer un concile panorthodoxe. Mais au lieu de révéler les points communs qui auraient permis une véritable réévaluation, il n'en résulta le plus souvent qu'une mise en lumière des désaccords. Plusieurs éléments contribuèrent à compliquer les choses. L'effondrement

de l'Union soviétique amena un retour de « la Sainte Russie » et la réintroduction de la liberté religieuse dans toute l'Europe de l'Est. Ce phénomène fut impressionnant par l'ampleur de la redécouverte de la foi traditionnelle. Il fut aussi décevant, les aspects les plus ambigus de cette foi se revivifiant : renaissance d'un conservatisme étroit et d'un chauvinisme agressif ; « connivence » accrue avec l'Etat apportant à l'Eglise un certain prestige temporel et des privilèges, mais la rendant dépendante du pouvoir séculier.

Troupeau dispersé

Moscou et Constantinople ont des rapports tendus au sujet de leurs juridictions réciproques. Après la chute de l'Empire romain de l'Ouest, Constantinople s'était arrogé le titre de « Rome nouvelle », puisqu'elle était le centre de ce qui restait de l'Empire. Or, aujourd'hui, le patriarche de Moscou représente 150 millions d'adhérents, tandis que le patriarche œcuménique de Constantinople, depuis l'expulsion massive des Grecs par les Turcs, n'a juridiction directe que sur 4000 fidèles, juridiction sévèrement limitée en outre par le gouvernement laïque de la Turquie. Aussi de nombreux orthodoxes considèrent-ils Moscou comme la « troisième Rome », le nouveau centre de l'orthodoxie.

Bien qu'il n'ait jamais réclamé officiellement ce titre, le patriarche de Moscou s'est mis à agir comme s'il possédait certaines prérogatives réservées jusque-là au patriarche œcuménique. Par exemple, en 1970, Moscou déclara l'Eglise orthodoxe en Amérique auto-céphale.² Constantinople refusa de reconnaître cette initiative, qu'elle se réserve.

Des problèmes semblables se présentent aujourd'hui encore dans le reste du monde, particulièrement en Europe, sous forme de tensions entre « Eglises Mères » et « Eglises de la diaspora ». Ces discordes mettent à rude épreuve la fameuse « unité dans la diversité » qui se veut la marque de l'ecclésiologie orthodoxe.

Le droit canon exige, en effet, qu'il n'y ait qu'un seul évêque dans un territoire donné. Or il y a maintenant dans bien des régions plusieurs évêques d'ethnies différentes, administrant chacun leur petit troupeau. Tout le monde reconnaît que cette situation est anormale, mais aucune solution ne s'impose. Les immigrants récents ont besoin de retrouver un chez-soi culturel dans leur Eglise, mais cela les met en conflit avec les immigrants plus anciens qui, eux, se sont assimilés à leur pays d'adoption et désirent exprimer leur foi de façon cohérente à cette culture, tout en rendant témoignage à l'universalité de l'orthodoxie.

Vox orthodoxe

En 1976, une conférence préconciliaire avait approuvé un agenda en dix points pour le concile. Au premier abord, ces points semblent étrangement disparates. Les problèmes du jeûne, de la date de Pâques ou de l'ordre des diptyques, ou encore la procédure pour accorder l'autocéphalie ou l'autonomie semblent avoir le même

poids que l'œcuménisme ou le défi posé par la modernité. Ces thèmes cependant se recoupent : l'orthodoxie ne saurait se définir devant la chrétienté, ni faire face au monde moderne sans avoir résolu ses propres contradictions internes ; elle doit parler d'une seule voix. Est-ce concevable ?

Il y a parmi les orthodoxes plusieurs tendances apparemment incompatibles. Antoine Arjakovsky, un historien-théologien orthodoxe français réputé, distingue trois mentalités prédominantes : les *zélotés*, traditionalistes centrés sur le passé et qui cherchent à préserver la pureté de la foi ; les *prosélytes*, ouverts au dialogue avec les autres traditions chrétiennes et avec le monde moderne dans le but de les convertir à l'orthodoxie véritable ; les *spirituels*, qui regardent au-delà des frontières entre confessions, pour mettre en relief la charité qui devrait nous unir tous en Christ.

Ces positions pourraient idéalement se compléter l'une l'autre, mais elles se durcissent le plus souvent. Le fait même que cela fait presque cinquante ans que le Patriarche œcuménique cherche en vain à réunir ce concile démontre l'extrême difficulté du projet.

Autre question délicate : qui participerait au concile ? Les représentants des « Eglises Mères » uniquement ou aussi ceux des « Eglises de la diaspora », dont l'avenir est en jeu ? Mais alors lesquelles ? Plusieurs d'entre elles sont reconnues par Constantinople mais non par Moscou, ou vice versa. Des laïcs pourraient-ils contribuer au concile (comme ce fut le cas en 1917-1918 à Moscou) ? Enfin, les observateurs œcuméniques conviés aux réunions préparatoires seraient-ils invités au « Grand Concile » ?

2 • L'autocéphalie (du grec *autoképhalos*, « qui est sa propre tête ») est le régime canonique qui régle les rapports institutionnels existant entre les diverses Eglises sœurs dont se compose l'Eglise orthodoxe. Les Eglises autocéphales ne se reconnaissent donc pas de chef commun visible, le Christ seul étant leur chef invisible (universalis.fr). (n.d.l.r.)

Démystification

Toutes ces difficultés peuvent sembler insurmontables, mais il faut les replacer dans le contexte de l'ecclésiologie orthodoxe, avec sa façon apophatique³ de concevoir l'autorité et la conciliarité. Aux yeux de l'orthodoxie, toute autorité appartient à Jésus-Christ et s'exprime dans l'Eglise en son tout. Elle n'est dévolue ni à une personne ni à une institution ni même à un concile (un concile ne devient « œcuménique » que lorsqu'il est accepté par l'Eglise tout entière, et cela peut demander des siècles).

L'Eglise est un mystère, qui reflète les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, leurs contradictions apparentes et leur unité ultime. Ce qui explique pourquoi l'Eglise orthodoxe peut accepter ce qui semble contradictoire, sans toujours essayer de résoudre les tensions. Elle ne conçoit pas l'autorité comme une forme de domination, mais plutôt comme un service de charité et d'unité, à l'image de celle du Christ. Tout sujet de dispute sera donc résolu par consensus, conciliairement, au lieu d'imposer la solution de la majorité à une minorité. Il y a là une sorte de confiance aveugle en l'Esprit saint qui mène tout à bien...

Voici, certes, une vision mystique inspirante, mais il faut reconnaître que sa réalisation dans l'histoire, au cœur d'un monde pécheur, est considérablement plus ambiguë. Beaucoup pensent - et je crois que c'était le cas pour Athénagoras - qu'il faudrait à l'orthodoxie un signe sacramentel efficace d'unité, semblable à celui qu'attribua la tradition à l'évêque de Rome. Ce ne serait pas nécessairement un pouvoir de juridiction ou de domination, mais plutôt une force fondée sur la charité, une tendre sollicitude pour les Eglises

de Dieu, pour leur vérité et leur harmonie. Les humbles exercice et accueil d'une telle « autorité » donneraient aux différentes Eglises un point de référence leur permettant de résoudre les tensions qui les divisent.

D'un autre côté, Rome n'aurait-elle pas quelque chose à apprendre du système synodal de l'Eglise de l'Est et de son grand respect pour l'autodétermination des Eglises locales ? La démission de Benoît XVI a d'ailleurs provoqué une sorte de démystification de la papauté en remettant en cause le centralisme exagéré du Vatican.

Dans ce contexte, les premiers gestes du pape François prennent une réelle portée. Quand Bartholomé I, patriarche de Constantinople, arriva à Rome pour l'installation du pape, François l'étreignit, l'appelant « mon frère André ». Le nouveau pape se désigne d'ailleurs lui-même comme « l'évêque de Rome » ; il n'arrête pas de répéter que son autorité est celle d'un serviteur, que sa « primauté » est une primauté d'amour. C'est là un langage que l'orthodoxie espère depuis longtemps. Reste à voir comment elle réagira dans son ensemble à cette ouverture. Les cicatrices laissées par l'histoire sont nombreuses et profondes. Les divisions internes des Eglises de l'Est sont intenses et complexes. Et on ne saurait s'attendre à ce que le catholicisme démantèle sa forteresse du jour au lendemain. Mais des signes des temps sont prometteurs, et il ne faut jamais sous-estimer les surprises que nous prépare le Saint-Esprit.

J. R.

(traduction Janine Langan)

3 • Théologie qui approche la connaissance de Dieu en partant de ce qu'il n'est pas plutôt que de ce qu'il est (larousse.fr). (n.d.l.r.)

Réformer la curie romaine

●●● **Thomas J. Reese sj**, Washington
analyste du « *National Catholic Reporter* »¹

Pendant et après le concile Vatican II (1962-1965), nombreux sont ceux qui ont soutenu que le gouvernement de l'Eglise devait devenir plus collégial et que le principe de subsidiarité devrait y être appliqué, de sorte que plus de décisions puissent être prises au niveau local.

Des réformes importantes ont eu lieu sous le pontificat de Paul VI : en 1970, la limite d'âge pour le collège des cardinaux électeurs a été fixée à 80 ans et le nombre de cardinaux porté à 120 ; en 1965, le synode des évêques a été créé pour permettre à ceux-ci de participer aux discussions concernant les problèmes qui se posent à l'Eglise ; de nouveaux offices de la curie (*conseils*) ont été créés, chargés de traiter des questions soulevées par Vatican II, telles que l'œcuménisme, les relations interreligieuses, les laïcs, les migrants, la justice et la paix ; en 1975, l'âge limite de 75 ans a été fixé pour la retraite des dirigeants des congrégations ; un plus grand nombre d'évêques extérieurs à la curie et non ita-

liens ont été nommés à la tête d'offices divers et en tant que membres de congrégations.

L'effet cumulatif de ces changements a été d'intégrer davantage de voix diversifiées dans le gouvernement de l'Eglise. Jean Paul II et Benoît XIV ont ensuite apporté quelques ajustements, mais rien de comparable à ce qu'avait fait Paul VI.

Pas d'automatisme

Ces réformes ont certes été substantielles, cependant la plupart des gens extérieurs à la curie trouvent qu'elles ne vont pas encore assez loin. Le changement le plus important serait de cesser de nommer automatiquement évêques ou cardinaux les fonctionnaires du Vatican. Un évêque ou un cardinal pourrait être nommé à un poste de la curie, mais aucun fonctionnaire du Vatican ne devrait être l'un ou l'autre ex *officio*.

Il serait ainsi plus évident que les membres de la curie, nonces compris, ne font pas partie du magistère ou d'une élite gouvernante, mais qu'ils sont au service du pape et du collège des évêques. Peut-être seraient-ils alors plus respectueux des évêques diocésains dans leurs relations de travail.

La transformation de la curie romaine semble être sérieusement projetée par le Vatican. Quelles mesures seraient envisageables, voire souhaitables ? La plus urgente est que les membres de la curie cessent d'être élevés automatiquement à l'épiscopat ou au cardinalat, pour éviter qu'ils se comportent comme s'ils étaient supérieurs au collège des évêques.²

1 • Et auteur de *Inside the Vatican. The Politics and Organization of the Catholic Church*, Cambridge (MA), Harvard University Press 1998, 322 p.

2 • Cet article est paru dans une version plus étoffée sous le titre de « The Reform of the Roman Curia », in *Concilium. International Journal of Theology* n° 5/2013, Norwich (UK).

église

Cette réforme mettrait, en outre, l'accent sur le lien entre le pape et les évêques du monde entier, en libérant environ 40 chapeaux de pourpre supplémentaires, susceptibles d'être distribués à des évêques diocésains. Elle limiterait donc le rôle de la curie dans l'élection des papes. (Lors du dernier conclave, près de 35 % des électeurs étaient des cardinaux de la curie !) Privés de la perspective de participer à l'élection, les membres de la curie se concentreraient plus sur leur travail, au lieu de se livrer à des manœuvres politiques en vue du prochain conclave. Les fonctionnaires de la curie ne pourraient pas davantage être membres d'un synode des évêques ou d'un concile œcuménique, mais ils pourraient y prendre part, sans droit de vote, en tant qu'auditeurs ou pour répondre aux questions. Cela permettrait à davantage d'évêques diocésains de prendre place au synode et de renforcer leur lien avec les Eglises locales.

St-Pierre (Rome)



Autre avantage de la réforme : si les fonctionnaires de la curie n'étaient ni évêques ni cardinaux, le pape pourrait jouir de plus de flexibilité pour les nommer ou les licencier. Il pourrait charger un prêtre de diriger un office de manière temporaire, puis le renvoyer à son diocèse ou à son ordre religieux (il est, en effet, plus facile de renvoyer un prêtre dans son diocèse que de se débarrasser d'un archevêque ou d'un cardinal). Cela ouvrirait aussi la possibilité de nommer des laïcs, hommes et femmes, à un grand nombre de ces postes, et porterait un sérieux coup au carriérisme au sein du Vatican. Des prêtres ne pourraient plus considérer le fait de travailler au Vatican comme une méthode d'avancement dans l'échelle hiérarchique ecclésiastique ; pour devenir évêques ou cardinaux, ils devraient quitter la curie.

Séparation des pouvoirs

Une autre question d'importance se pose. Comment organiser la curie pour donner plus de poids au principe de la séparation des pouvoirs ? Aujourd'hui, de nombreuses congrégations déterminent les politiques et les lois (pouvoir législatif), veillent à leur application (pouvoir exécutif) et jugent ceux qui les violent (pouvoir judiciaire). C'est le cas, par exemple, de la Congrégation pour la doctrine de la foi qui agit en tant que législateur, enquêteur, procureur, juge et jury. Dans la société civile, une telle pratique serait considérée comme une violation de la procédure équitable. Concrètement, la curie est composée de commissions, appelées *congrégations* ou *conseils*, qui supervisent le travail d'un *office*. Le chef de l'office (*préfet* pour les congrégations et *président* pour les conseils) préside aussi la

commission, et de nombreux membres de commissions dirigent plusieurs offices. Dans une curie réformée, seuls seraient membres de commissions des évêques diocésains extérieurs à la curie, et l'un d'eux présiderait. En accroissant l'importance du rôle des évêques diocésains, on mettrait mieux en évidence la collégialité de l'Eglise. Ces membres seraient choisis ou nommés par le synode des évêques ou les conférences épiscopales pour représenter les vues des évêques (au lieu d'être simplement des évêques qui ont des relations à la cour pontificale). Par exemple, la Congrégation du culte divin pourrait compter parmi ses membres les présidents des commissions de liturgie des Conférences épiscopales. Les décisions stratégiques ou les changements législatifs les plus importants seraient soumis à ces commissions pour révision.

Un département de la justice distinct devrait aussi être créé pour enquêter et poursuivre les comportements criminels au sein de l'Eglise, notamment les abus sexuels ou de pouvoir, la corruption en matière de finances et la négligence dans l'exercice de ses fonctions. En vertu du principe de subsidiarité, ce Département de la justice ne se saisirait que des cas ne pouvant pas être traités au niveau local ou régional ou qui sont référés à Rome en appel. Un tel office, par exemple, pourrait enquêter sur un évêque accusé d'avoir couvert des abus sexuels commis par ses prêtres.

Anachronismes

L'organisation actuelle de la curie tient plus de l'histoire que d'un quelconque plan structurel. La Congrégation pour le clergé, par exemple, a été fondée en

1564 pour surveiller l'application des réformes du concile de Trente. Les thèmes les plus importants issus de ce concile - les séminaires, le clergé, la catéchèse, les finances des Eglises locales - sont devenus le programme de la congrégation, et le sont restés jusqu'à nos jours, par delà cinq siècles et deux conciles. De même, les relations avec les juifs sont du ressort du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens, et non du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux, parce que des groupes juifs entretiennent depuis le concile Vatican II des relations avec le Secrétariat pour l'unité des chrétiens.

La compréhension de la curie se complique encore du fait que les responsabilités y sont réparties entre les dicastères selon des principes différents. Certaines le sont selon le type d'Eglise qu'elles concernent (orientale, latine en terre de mission, latine en terre non missionnaire) ; d'autres, selon les questions traitées (œcuménisme, doctrine, liturgie ou communications sociales) ; d'autres enfin, selon les groupes concernés (évêques, clergé, laïcs, etc.).

En raison de cette organisation, les évêques et les supérieurs des ordres religieux disent qu'on les interroge sur les mêmes questions dans une multitude de bureaux. Il arrive même que les liens entre ces divers offices demeurent obscurs et plongent les observateurs extérieurs dans la confusion...

D'autres anachronismes sont à relever. Combien de temps encore le Vatican devra-t-il administrer séparément les Eglises « en terre de mission » et les Eglises plus anciennes ? Aujourd'hui, l'Eglise est plus vivante dans certaines parties de l'Afrique que dans certaines régions d'Europe, alors que l'Afrique est encore traitée comme « terre de mission ».

Ne pourrait-on aussi remplacer la Congrégation pour l'évangélisation des peuples et celle pour les évêques, par cinq offices chargés des différentes régions du monde : l'Europe, l'Afrique, l'Amérique latine, l'Amérique du Nord et l'Asie ? Chacun d'eux pourrait avoir une commission de supervision composée d'évêques diocésains provenant en majorité de la région. Cela permettrait « une valorisation grandissante de l'élément local et régional », comme le souhaite le pape François. Ce qui est nécessaire, c'est « non pas l'unanimité, mais la véritable unité dans la richesse de la diversité ».³

Le rôle de ces offices serait sujet au principe de subsidiarité, qui exigerait une participation plus importante des Eglises locales et des conférences épiscopales, y compris en matière de nomination des évêques. Ils traiteraient aussi au niveau régional de questions dont s'occupaient auparavant la Congrégation pour le clergé et le Conseil pontifical pour les laïcs, et ils pourraient signaler au « département de la justice » tous les cas qui nécessitent une enquête et des poursuites.

Appel à la créativité

La Congrégation pour la doctrine de la foi n'aurait donc plus à poursuivre ou à juger des théologiens ou à s'occuper des prêtres coupables d'abus. Elle pourrait assumer un rôle plus créatif et devenir une Congrégation pour le développement de la doctrine de l'Eglise, qui aurait pour mandat d'encourager les théologiens à trouver de nouvelles manières d'expliquer la foi chrétienne ; ce qui impliquerait à la fois un travail de haut niveau dans le domaine scientifique et religieux et des approches

innovantes de l'évangélisation et de l'éducation religieuse.

En d'autres termes, cette congrégation deviendrait l'office de recherche et de développement de l'Eglise, au lieu d'être celui de l'inquisition. Elle pourrait prendre la place de la Congrégation pour l'éducation catholique et du Conseil pontifical pour la promotion de la nouvelle évangélisation.

Aucune structure n'est parfaite, raison pour laquelle elle doit en permanence être réexaminée et réformée pour s'adapter aux circonstances nouvelles, comme l'Eglise et les papes l'apprennent par l'expérience. Et une bureaucratie sans conflits et sans divergences (qui attirent l'attention sur des questions importantes) ne répondrait pas aux besoins du pape. Si tout le monde au sein de la curie était d'accord sur tout, il n'y aurait pas d'espace pour la créativité et le débat. Certes. Mais les désaccords se transforment en dysfonctionnements lorsqu'ils proviennent de conflits de personnes et de querelles territoriales et bureaucratiques.

La réforme du Vatican ne fera pas advenir le Royaume de Dieu, mais, si elle est bien menée, elle peut donner naissance à une structure susceptible de mieux servir le pape, le collège des évêques et le peuple de Dieu qui, à eux tous, par la prière et les œuvres de charité et de justice, rendent le règne de Dieu présent dans le monde.

Th. R.

(traduction Claire Chimelli)

3 • Discours du pape François aux évêques du Brésil, 28 juillet 2013.

Turquie

Chronologie politique contemporaine

● ● ● **Joseph Hug sj**, Carouge
Exégète

1938 : mort de Mustafa Kemal ; Ismet İnönü lui succède

1946 : naissance du multipartisme

années 50 : hégémonie du Parti démocrate ; libéralisme politique et économique et adoucissement des mesures antireligieuses d'Atatürk

1960 : coup d'Etat des opposants militaires et civils

1961 : nouvelle Constitution ; deux partis dominent l'Assemblée nationale : le Parti républicain du peuple, avec Ismet İnönü, et le Parti de la justice, héritier du Parti démocrate dissous, avec Süleyman Demirel

1965 : renforcement du Parti de la justice qui adopte une ligne ultra-libérale et ultra-nationaliste, avec l'appui aux Chypriotes turcs et l'expulsion de nombreux Grecs d'Istanbul

1970 : crise économique et sociale

1971 : intervention de l'armée

1972 : İnönü est remplacé par Bülent Ecevit, de tendance sociale-démocrate

1973 : victoire relative du Parti républicain du peuple et coalition avec le Parti du salut national islamique et social de Necmettin Erbakan

1980-1983 : coup d'Etat militaire et dissolution de l'Assemblée nationale ; le

régime est bien accueilli par la population qui recherche plus de sécurité

1983-1989 : lent retour à la démocratie et élections législatives : le Parti de la mère patrie de Turgut Ozal l'emporte, suivi du Parti du peuple, de tendance centre gauche ; promotion d'un islam ottoman par le gouvernement d'Ozal afin de court-circuiter les radicaux : soutien des confréries soufies, autorisation du port du voile à l'université ; formation de théologiens ; constitutions d'écoles par les organisations islamiques

1991 : gouvernement de coalition de centre droit et de centre gauche

1993 : Tansu Ciller, première femme chef du gouvernement ; décès d'Ozal, auquel Demirel succède ; refus de l'entrée de la Turquie dans l'Europe par l'U.E. ; renforcement des mouvements d'inspiration islamique, surtout dans les grandes villes ; violences kurdes et répression militaire

1998 : Tayyip Erdogan est condamné à 4 mois de prison pour incitation à la haine sur base religieuse

2002 : élections parlementaires : 34 % des voix pour le Parti de la justice et du développement d'Erdogan (AKP), et 19,4 % pour le Parti républicain du peuple.

J. H.

histoire

Pour mieux appréhender les enjeux de la situation politique de la Turquie de 2014 (voir l'article suivant), un bref mémento des événements récents de son histoire peut s'avérer utile.'

1 • D'après : **Robert Mantran**, *La république turque*, Paris, Guides bleus Turquie 1996, et **Thierry Zarcone**, *La Turquie moderne et l'Islam*, Paris, Flammarion 2004.

Un pays, deux visions

L'empire post-ottoman et l'esprit de Gezi

... Lucienne Bittar, Genève
Rédactrice en chef

Derrière la démocratie turque se profile un gouvernement à tendance autoritaire, qui s'attaque aux fondements de la laïcité. L'opposition officielle au Premier ministre Erdogan faisant pâle figure, la rue a pris le relais.

Le gouvernement turc de Tayyip Erdogan repose sur un système de clientélisme solide, rodé par dix ans de pouvoir. Non content d'avoir la mainmise sur les institutions d'Etat, le Parti pour la justice et le développement (AKP) a « colonisé » de larges pans de l'économie. Le gouvernement manie la carotte et le bâton. Les « amis » du parti décrochent des contrats et des postes à responsabilité, les autres doivent affronter des problèmes fiscaux ou bureaucratiques, quand ils ne sont pas simplement démis de leurs fonctions. Beaucoup choisissent de se taire et de soutenir le parti pour s'assurer sécurité et confort économique.

L'opposition laïque dénonce une chasse aux sorcières visant à faire taire les voix critiques. Députés, avocats, journalistes, enseignants, médecins, etc., nul n'est à l'abri pour peu qu'il occupe un poste-clé. Ainsi d'Ümit Kocasakal, bâtonnier d'Istanbul, poursuivi pour avoir demandé un procès équitable dans l'affaire Balyoz (mettant en cause 274 militaires accusés de complot putschiste), et qui encourt des peines de deux à quatre mois d'emprisonnement ferme ainsi que l'interdiction définitive d'exercer sa profession. Ou de Yavuz Baydar, célèbre journaliste turc, congédié en juillet 2013 par le quotidien conservateur *Sabah* où il occupait depuis de nombreuses années la fonction de médiateur. D'après le Syndicat

des journalistes turcs (TGS), ce ne sont pas moins de 22 journalistes qui ont été licenciés pendant le mouvement de contestation de l'été 2013, et 37 autres ont été poussés à la démission. Même les chefs d'entreprise ou les imams (deux forces de soutien de l'AKP) sont écartés quand ils deviennent trop remuants ou s'ils contredisent le gouvernement.

Au plus fort des manifestations à Istanbul, le 16 juin 2013, les contestataires de Gezi, fuyant la brutalité de la police anti-émeutes, trouvèrent refuge dans le luxueux hôtel Divan qui jouxte la place. Cet établissement appartient à un Koç, une des plus anciennes familles de milliardaires du pays. Le gouvernement tenta immédiatement l'intimidation, par le biais d'un contrôle fiscal zélé, mais sans succès cette fois. Par contre, l'imam et le muezzin de la mosquée Bezmialem d'Istanbul, dans le quartier Dolmabahçe où se trouvent les bureaux du Premier ministre, n'ont pas eu la même chance. Moins influents, ils ont été exilés hors de la capitale pour avoir accueillis des manifestants en fuite et pour avoir démenti les propos d'Erdogan qui cherchaient à discréditer les fuyards en les accusant d'avoir commis des actes blasphématoires dans la mosquée.

Comme une araignée, l'AKP étend donc sa toile. Il a même réussi à « briser » la force parallèle en charge du

maintien de la laïcité que représentaient les militaires depuis Atatürk. L'ancien-chef de l'armée, le général İlker Basbug, a été condamné le 5 août dernier à la réclusion à perpétuité, au terme d'un long procès. Il était accusé avec 274 autres prévenus d'avoir fomenté une tentative de putsch contre le gouvernement d'Erdogan. Parallèlement, le rôle des forces de police soumise au Premier ministre a été renforcé.

Un nouvel empire

Deux dates clés se profilent. La plus lointaine est celle, symbolique, de 2023, année du 100^e anniversaire de la fondation de la République turque par Mustafa Kemal. Erdogan ne cache pas son ambition : devenir le nouveau « sultan » et, pour cela, faire d'ici là de la Turquie, sous sa guidance, une nation internationalement incontournable, voire un nouvel « empire » post-ottoman. La mégalomanie du Premier ministre est dénoncée par l'opposition laïque, qui souligne les particularités de son lexique : Erdogan rappelle régulièrement aux Turcs qu'ils sont les petits-enfants de l'Empire ottoman, alors que pour la majorité de la population du pays, cette période a pris fin avec Mustafa Kemal. « C'est la raison pour laquelle il commente beaucoup les affaires intérieures de la Syrie et de l'Égypte », explique Melis Akdag, qui prépare un master en Sciences politiques à l'Université de Genève. Elle était en juin dernier présidente de *Turquia*, une Association d'étudiants turcs basée à Genève, et a co-organisé les manifestations de soutien à Gezi devant les Nations unies.

« Pour Erdogan, tout ce qui touche ces pays concerne directement la Turquie puisqu'ils faisaient partie de l'Empire ottoman. Comme s'ils étaient encore des provinces de son empire ! Le Premier ministre cherche à se profiler comme le nouveau leader du monde musulman. Quand le mouvement dit du printemps arabe a commencé et que les journalistes occidentaux ont avancé l'idée d'un *été turc*, Erdogan a rétorqué que la Turquie avait déjà fait sa révolution en 2002 [date de la fondation de l'AKP]. Il anime même des pages en arabe sur les réseaux sociaux, où il met en avant la puissance de la Turquie et son rôle dans la défense de l'islam face à l'Occident. Mais Erdogan cherche principalement à satisfaire ses propres objectifs, à savoir son maintien au pouvoir et les faveurs du monde musulman sunnite. Il instrumentalise l'islam à cette fin. »

C'est cette ambition qui le mènerait à mener une politique internationale contradictoire. Durant son histoire, la Turquie a suivie une ligne principalement tournée vers l'Occident, mais avec Erdogan, elle regarde avec insistance vers l'Asie, même si l'adhésion à l'Union européenne fait toujours partie du programme gouvernemental. Certains droits ont d'ailleurs été dernièrement concédés aux Kurdes pour satisfaire aux exigences de l'Europe (et pour gagner plus de voix parmi les Kurdes). Ainsi, le 16 novembre 2013, le Premier ministre a reçu le dirigeant des Kurdes d'Irak, Massoud Barzani, afin de sceller avec lui une nouvelle alliance qui lui permettrait de remettre sur les rails le processus de paix avec le Parti des travailleurs du Kurdistan. « Ce qui est sûr, c'est que c'est un allié peu prévisible de par sa personnalité », commente Melis Akdag.

Pour réaliser ses ambitions, Erdogan doit commencer par gagner en 2014 - deuxième date-clé - les premières élections au suffrage universel direct du pays. Pour certains, les dés sont déjà jetés, car l'opposition, trop fragmentée, peine à définir un programme unifié. Parti républicain du peuple (CHP, laïcs de gauche modérée, 21 % du Parlement), Parti d'action nationaliste (MHP, nationalistes turcs, 14 % du Parlement) et nationalistes kurdes (représentés au Parlement dans le groupe des indépendants) défendent des intérêts divergents, voire contradictoires. Ils n'offrent que très rarement un front uni. Les autres plus petits partis, comme les communistes, ne sont pas représentés car pour pouvoir siéger au Parlement, un minimum de 10 % des suffrages exprimés au niveau national est requis.¹ Un frein à la démocratie, estime Melis Akdag.

Du coup, c'est dans les rues des grandes villes que les opposants tentent de faire entendre leur voix, à travers ce que les Turcs appellent dorénavant « l'esprit de Gezi ». Beaucoup de manifestants pensent, en effet, que l'opposition institutionnelle ne fait pas assez son travail.

Islamisation du pays

Vu d'Occident, l'islamisation semble en marche en Turquie. En s'affichant comme religieux et en imposant certains changements, Erdogan s'est attiré les sympathies d'une frange de la population plus traditionnelle et patriarcale, comme en Anatolie centrale ou aux frontières avec l'Iran et l'Irak. Plus étonnant, certains adeptes de la laïcité semblent inconscients du danger d'islamisation. « Il y a dix ans, le pays traversait une paranoïa de l'isla-

misation. Le peuple craignait l'instauration de la charia et la transformation de la République turque en une république islamiste à l'image de celle de l'Iran. Ces craintes sont retombées car les changements sont introduits au compte-gouttes. La majorité de la population ne s'en rend même pas compte. » Erdogan n'a-t-il pas aboli la disposition interdisant aux femmes de porter le foulard islamique dans la fonction publique ? Quatre députées de l'AKP se sont d'ailleurs présentées voilées, le 31 octobre dernier, à une session du Parlement. Cela n'était plus arrivé depuis 14 ans.

N'a-t-il pas annoncé, en février 2012 déjà, vouloir former une jeunesse religieuse en adéquation avec les valeurs et principes de la nation ? Pour les opposants attachés à la laïcité, le nouveau système scolaire, baptisé 4+4+4, est son meilleur outil de formatage de la jeunesse. « Les enfants peuvent accéder à l'école religieuse après seulement 4 ans d'école obligatoire laïque, contre 8 auparavant. » Les subventions aux écoles coraniques ont augmenté au détriment du financement des écoles laïques. La question touche aussi les universités. « Avant, ceux qui sortaient d'une école religieuse ne pouvaient se présenter qu'en Faculté de théologie. A présent, ils peuvent suivre toutes les filières », précise l'étudiante.

Le Premier ministre ne projette-t-il pas encore de construire une mosquée sur les lieux du célèbre monastère du Stoudion,² à Istanbul ? En novembre

1 • Les candidats indépendants, par contre, doivent simplement franchir le quotient électoral dans leur circonscription, ce qui permet aux Kurdes de contourner le problème.

2 • Fondé en 454, c'est le plus ancien édifice chrétien subsistant partiellement à Istanbul. Les ruines de l'église laissent apparaître une basilique à trois nefs.

2013, le vice premier-ministre Bülent Arinc a même réitéré son souhait de voir l'ancienne basilique Sainte-Sophie de Constantinople, transformée en musée du vivant d'Atatürk, redevenir une mosquée.

La frontière du privée

Pourtant, il semble que cela soit moins la crainte de l'islamisation que celle de l'hégémonie de l'AKP et des abus de pouvoir d'Erdogan qui mobilise les contestataires. Pour les manifestants de Gezi, qui incluent un nombre substantiel de femmes, l'islam n'est pas vraiment un problème. La laïcité est trop ancrée en Turquie pour qu'une république islamiste s'installe, argumentent-ils. Interrogé par l'agence *Apic* en mai 2013, le Père Claudio Monge, supérieur du couvent dominicain d'Istanbul, confirmait cette analyse : « Il n'y a aucun risque que la Turquie devienne un Etat islamique... L'islamisme en provenance de la Péninsule arabe ne correspond pas à l'ADN de la Turquie. » Bien des manifestants n'hésitent pas d'ailleurs à se définir comme « musulman mais non islamique ».

Ils se rebiffent plutôt contre le fait que leur Premier ministre s'octroie le droit de commenter et de régenter tous les aspects de la société, y compris ceux faisant partie de la sphère privée : l'habillement, les boissons alcoolisées, l'avortement, etc. Le 3 novembre 2013, lors d'un meeting de l'AKP, à Ankara, Erdogan s'en est pris à la mixité des habitations d'étudiants qui irait « à l'encontre du caractère démocratique et conservateur du pays ». Il a cité le cas de la province de Denizli, à l'ouest du pays, dans laquelle « le manque de dortoirs pose problème », précisant

que des étudiants et étudiantes y habitaient sous le même toit ; il a indiqué avoir ordonné au gouverneur de la province d'enquêter sur le sujet. C'est ce type de pression qui est à l'origine de « l'esprit de Gezi ».

« La population turque est très polarisée entre pro et anti Erdogan. C'est le gouvernement qui est responsable de cette scission, s'insurge Melis Akdag. Sous prétexte qu'il a été élu démocratiquement, il exerce un pouvoir autoritaire et discrimine tous ceux qui n'ont pas voté pour lui ! Gezi a montré que des personnes d'horizons ou d'idéologies divers peuvent se rassembler pour lutter contre l'autoritarisme. Un exemple, les jeunes de gauche et les associations transgenres (publiquement acceptées pour la première fois en tant que force sociale) se sont alliés aux Musulmans anticapitalistes lors des rassemblements. Ils ont formé un barrage autour des croyants pour leur permettre de prier tranquillement, à l'abri des policiers. Chaque groupe de contestataires respecte l'autre, ses opinions, ses choix privés, contrairement au gouvernement Erdogan. »

Le fait de lutter ensemble a été pour ces manifestants une expérience très forte. Mais être « contre » est toujours rassembleur. « L'esprit de Gezi » débouchera-t-il sur un programme plus précis, sur la création d'un nouveau parti politique rassembleur, par exemple ? Parviendra-t-il à se faire entendre au travers des urnes ? Le pire serait qu'à défaut de se sentir institutionnellement représentés, les mécontents optent pour l'abstention.

L. B.

Une utopie ?

Le revenu de base inconditionnel

... **Etienne Perrot sj**, Carouge

Economiste, professeur au Centre Sèvres

Le 8 novembre dernier, la Chancellerie fédérale a annoncé que l'initiative populaire « Pour un revenu de base inconditionnel » avait formellement abouti. La votation aura lieu d'ici deux ans probablement. Le délai n'est pas de trop, car la question est de taille. Ce système, en effet, remplacerait le filet social actuel. Un changement de paradigme largement débattu en Europe où la Suisse fait figure de pionnière. Mais cette approche est-elle vraiment nouvelle ?

Le 4 octobre dernier, 8 millions de pièces de 5 centimes (autant que de résidents en Suisse) furent déversées devant le Palais fédéral à Berne. Ce coup médiatique attirait l'attention sur l'initiative populaire *Pour un revenu de base inconditionnel* (RBI), lancée en avril 2012 et déposée ce jour-là à la Chancellerie fédérale avec les 125 000 signatures nécessaires.

S'il s'agissait de montrer que l'argent pour financer un tel système est disponible, et donc que l'initiative n'a rien d'utopique, eh bien, c'est raté. Car 8 millions de pièces de 5 centimes sont plus faciles à trouver que les 200 milliards par an nécessaires pour donner gratuitement à chacun une modeste aisance, estimée à 2500 francs par mois par les promoteurs de l'initiative.

Selon la définition du réseau mondial dédié à ce sujet,¹ « le revenu inconditionnel est un revenu versé par une communauté politique à tous ses membres, sur une base individuelle, sans contrôle des ressources ni exigence de contrepartie ». Il se substituerait, pour les plus pauvres, aux prestations sociales actuellement versées (chômage et autres indemnités liées aux ressources). A cette somme, chacun pourrait ajouter, s'il le désire, d'autres revenus tirés de son travail.

Outre les simplifications administratives attendues et le dégonflement d'une bureaucratie d'Etat, le RBI présente d'emblée un triple avantage : éviter les effets de seuil qui conduisent certains bénéficiaires des prestations sociales à refuser un travail pour ne pas perdre leurs prestations ; économiser les contrôles administratifs douteux qui stigmatisent, au point de conduire certains ayants-droit à ne pas tenter les démarches administratives indispensables ; permettre à chacun de négocier dans une meilleure position son contrat de travail s'il désire travailler.

Formes diverses

La diversité des appellations attire l'attention. L'initiative helvétique met l'accent sur le revenu, tout en présentant des arguments qui font résonner la culture libérale d'aujourd'hui : plus grande liberté de choix individuel tant dans sa vie professionnelle que dans sa vie personnelle et familiale, moindre regard suspicieux de l'Etat sur la vie privée. Ailleurs, on qualifie ce revenu d'*universel*, de *garanti*, de *social*, de *citoyenneté*, d'*existence*, de *vie*, de *suffisant* (sous-entendu pour vivre décemment).

1 • Basic Income Earth Network (B.I.E.N.)
<http://www.basicincome.org>

Parfois le mot *revenu* est remplacé par celui de *rente*, de *dividende*, de *dotation*, d'*allocation*, ce qui semble plus conforme à l'idée initiale. Car le revenu, comme dirait M. de Lapalisse, est ce qui revient. Or, pour revenir, il faut préalablement partir du même endroit, ce qui n'est pas le cas pour le RBI puisque ce revenu n'est pas lié à une contribution de la part de celui qui le reçoit.

Les supporters du RBI arrivent de tous les horizons. Sans remonter au déluge, certains en cherchant la source chez saint Thomas More, auteur d'un roman philosophique célèbre, *L'utopie*. A vrai dire, cette île merveilleuse qui ne se trouve nulle part (*u-topos*, littéralement sans lieu) ressemble davantage à un monastère où chacun travaille selon ses capacités et où, comme dans le rêve de la société communiste, chacun reçoit selon ses besoins.

Plus près de nous, les tenants d'une allocation universelle se rangent tantôt parmi les libéraux (John Locke, Maurice Allais - seul français prix Nobel d'économie), tantôt parmi les socialistes (Charles Fourier, Philippe Van Parijs - le fécond professeur de l'Université catholique de Louvain en Belgique). Plusieurs femmes et hommes politiques proposent par ailleurs des rentes non contributives payées par l'Etat. Christine Boutin, Dominique de Villepin et d'autres évoquent une faible allocation (entre 200 et 850 euros par mois) ; ce qui n'est pas, comme le RBI, un revenu capable de libérer chacun de la nécessité de travailler. L'impôt négatif, promu jadis par le très libéral Milton Friedman ou le centriste Lionel Stoleru, ancien ministre du travail dans le gouvernement Giscard d'Estaing, se présente comme un mécanisme fiscal plus proche du RBI, mais cependant encore différent vu qu'il est assis sur le *foyer* fiscal et non sur un droit *individuel*.

Liberté ou étatisme ?

Ces multiples paternités venant de tous les horizons idéologiques expliquent la difficulté à discerner les enjeux humains d'une allocation non contributive. Certains y voient le progrès d'une société libérale où l'individu est enfin libéré de l'emprise de l'Etat. Pour faire sérieux, ils se réfèrent au philosophe américain John Rawls.

Dans un livre qui a fait date, *Theory of justice* (1971), Rawls s'en prend à l'éthique dominante qui prétend - démocratie oblige - qu'une société bien organisée vise la plus grande utilité pour le plus grand nombre. Et que faites-vous de ceux qui ne sont pas dans « le plus grand nombre », demande-t-il ? L'indignation devant ces laissés-pour-compte le conduit à proposer un système social où chacun aurait à sa

Genève, institution cantonale d'aide sociale



disposition le minimum requis pour vivre décemment et participer en responsable à la vie de son pays. On retrouve ici le RBI.

Paradoxalement, ce libéralisme conduit à l'étatisme, car la liberté individuelle visée dépend entièrement de l'Etat. De plus, il est paternaliste, à la manière de l'argent de poche accordé aux enfants. Certes les revenus accordés sans conditions permettent à chacun de choisir librement, mais dans les limites du marché et des sommes allouées.

Le montant unique accordé à chaque individu soulève, en outre, une question de justice sociale. C'est pourquoi plusieurs responsables syndicaux et militants d'associations d'aide au quart-monde contestent le RBI, comme Jean-Christophe Schwaab, ancien secrétaire central de l'Union syndicale suisse, ou Paul Pasterman, juriste au service de la Confédération des syndicats chrétiens de Belgique. Ce dernier fait remarquer que, pour permettre à chacun d'assumer ses responsabilités personnelles, familiales et sociales, la justice exige que soient compensés non seulement les écarts entre les besoins nés de situations involontaires (maladies, accidents) mais encore les handicaps dus à l'environnement, à l'éducation ou à la culture. Ce qui obligerait l'Etat à maintenir les services sociaux personnalisés et irait à l'encontre de l'argument de simplification administrative.

Pire encore, pour le cas où le revenu inconditionnel attribué à chacun serait insuffisant pour couvrir les besoins essentiels, le système, loin de favoriser la position des travailleurs dans leurs négociations salariales, renforcerait celle des patrons, qui n'auraient plus le souci de verser un salaire suffisant.

Hypothèses faussées

Malgré son nom, *L'utopie* de Thomas More répondait à un problème que le RBI ne résout pas : comment limiter les besoins alors que ceux-ci, comme la quantité de travail d'ailleurs, sont dépendants de l'organisation économique et fiscale. La façon de produire, la structure des prélèvements fiscaux et celle des dépenses publiques, le type de relations sociales et familiales, tout cela ne peut être que bouleversé par le RBI.

Les calculs présentés pour justifier la faisabilité du RBI indiquent que sur les 200 milliards nécessaires pour accorder un RBI de 2500 francs mensuels à tous les Helvètes, seuls 30 milliards resteraient à trouver chaque année : 60 milliard proviendraient des prestations sociales que l'Etat n'aurait plus à verser, et 110 milliards de la part des salaires que les entreprises verseraient directement à l'Etat (qui les reverse-raient aux salariés sous la forme du RBI). En supposant que les 30 milliards annuels manquants se découvrent sous les sabots d'un cheval, cette arithmétique de vases communicants fait comme si l'économie consistait dans le transvasement d'un liquide d'un broc dans une cuvette. Or, comme la quantité de travail, la richesse nationale est un gâteau dont la taille varie selon la façon de la partager.

J'ajouterai qu'il est bien hasardeux de faire l'hypothèse du maintien au même niveau de l'activité sous prétexte que l'arithmétique postule un effet nul sur le coût supporté par les entreprises. Si, selon l'argument des promoteurs de l'initiative, le RBI renforce le pouvoir de négociation des salariés pour créer un « vrai marché du travail », l'augmentation du coût du travail est prévisible, et avec lui celui de la production et donc

de la consommation. Les 30 milliards de prélèvements obligatoires supplémentaires, les besoins en capital pour accroître la productivité, les délocalisations, tout cela ne peut que bouleverser l'infrastructure économique helvétique.

De gros risques

Les expériences tentées dans divers pays semblent montrer qu'un revenu inconditionnel accordé à toute une population ne fait guère baisser l'offre de travail venue des salariés. Mieux encore, que le revenu inconditionnel favorise l'initiative économique en créant un filet de sécurité pour tous ceux qui veulent entreprendre, sans compter les effets favorables touchant la scolarisation, l'hygiène et la santé.

Ces exemples cependant ne sont pas tout à fait convainquant et ressemblent à des peignes pour chauves, car ils viennent de régions aux conditions qui n'ont rien à voir avec celles de la Suisse : la Namibie, pour une durée limitée à deux ans et dans une zone particulière (le secteur d'Otjivero-Omitara), et quelques villages ruraux en Inde. Les autres exemples généralement cités, des tests faits aux Etats-Unis et au Canada dans les années 70, furent de courte durée. Ailleurs, les allocations non contributives ne correspondent pas à un revenu de base mais à des rentes complémentaires versées par l'Etat, le plus souvent grâce aux dividendes pétroliers, comme en Alaska ou au Koweït.

Les expériences les plus proches du RBI sont donc de bon augure mais ne peuvent pas être généralisées sans précaution, pour une durée indéterminée, à l'ensemble d'un pays industrialisé comme la Suisse. Car inévitables,

quoique difficilement calculables, sont les effets systémiques.

Le bon sens veut qu'aucun pays ne puisse distribuer des ressources sans créer des richesses. Néanmoins, l'argument éthique selon lequel il est immoral de toucher un revenu sans réciprocité n'est pas convainquant. Tous les économistes qui ont soutenu l'allocation universelle se sont efforcés d'en désigner la source gratuite, réelle ou supposée : au XVIII^e siècle, la nature ; au siècle suivant, le progrès technique. Voltaire, dans son roman *L'homme aux quarante écus*, avait calculé que si les fermages accaparés par les propriétaires fonciers étaient répartis entre tous les Français, chacun pourrait vivre modestement sans travailler. Il oubliait que la rente n'est pas un cadeau gratuit de la nature, mais qu'elle est le fruit du travail qui mobilise de manière différenciée les diverses qualités de terrain et les acquis techniques des générations passées.

Ne peut prétendre à la redistribution sans contrepartie que la richesse qui n'est pas le fruit du travail. Même la rente pétrolière ou minière n'a de valeur que par le travail que le pétrole et les matières premières autorisent quelque part dans le monde. Les pays qui ont un monopole sur ces ressources, comme tous les bénéficiaires de rente de situation, n'ont de richesse que celle que leur transmettent des tiers. Sauf dans le roman de science-fiction *Plainte interdite*, où une civilisation plus avancée que la nôtre avait transformé la Terre en une gigantesque machine capable de répondre à tous les besoins des habitants. Mais dans la réalité, les rentes, fussent-elles redistribuées par l'Etat, ne tombent jamais du ciel.

E. P.

Exclusion et fraternité

● ● ● **Patrick Bittar**, Paris
Réalisateur de films

**Rêves d'or,
de Diego
Quemada-Diez**

Découvrir un film d'un réalisateur qui nous est inconnu, c'est faire une rencontre ; une brève rencontre dont on peut sortir bouleversé si le film rejoint, par des voies mystérieuses, notre sensibilité en profondeur. C'est ce qui m'est arrivé en voyant *Rêves d'or*, le premier long-métrage de l'Hispano-Américain Diego Quemada-Diez. Par son sujet éprouvant - la migration d'un groupe d'adolescents d'Amérique centrale vers l'Eldorado étasunien - *La Jaula de Oro* rappelle d'autres films récents, comme *Los Salvajes* (in *choisir*, avril 2013) ou *Sin Nombre* (2009) ; mais il s'en distingue par son humanité, sa poésie, sa délicatesse.

Dans les premières minutes du film, dénuées de parole, Sara, Juan et Samuel se préparent, chacun de son côté,

à quitter la misère de leur Guatemala natal. Sara se coupe les cheveux, se coiffe d'une casquette, se bande les seins... et n'oublie pas ses pilules contraceptives (les viols sont fréquents au cours du périple). Arrogant, dominateur, Juan prend la direction du groupe, saute sur les trains de marchandises en marche et grimpe sur leurs toits où s'entassent des dizaines d'autres migrants clandestins. Sur le chemin, ils rencontrent Chauk, un jeune Indien. Juan fait tout pour ne pas l'intégrer à « son » groupe ; mais Chauk, sans connaître un mot d'espagnol, se rapproche de Sara. Le feu des épreuves transmutera le mépris et la jalousie de Juan en amitié et solidarité.

Le danger est partout : policiers corrompus, clandestins à la solde de gangs, kidnappeurs spécialisés dans la traite des femmes ou le rançonnement... Les rêves de chacun se fracassent contre des réalités impitoyables.

Avant de réaliser ce film à la beauté adamantine, Diego Quemada-Diez a été opérateur caméra pour de grands réalisateurs et a collecté des centaines d'histoires de migrants. Il a choisi de tourner avec des acteurs non professionnels et des clandestins, qu'il a accompagnés dans leur parcours du combattant : 1500 figurants sont ainsi crédités au générique ! A partir de cette solide base documentaire, son regard poétique prend le temps de nous faire

« *Rêves d'or* »



entrer dans l'intimité de ces jeunes ou dans la contemplation de beautés naturelles.

« On apprend beaucoup le long du chemin », lui a confié un Mexicain avant de monter dans un train. « Ici, nous sommes tous frères. Nous avons tous les mêmes besoins. L'important, c'est que nous apprenions à partager. C'est seulement comme ça que nous pouvons atteindre notre destination : seul un peuple uni peut survivre. En tant qu'êtres humains, nous ne sommes clandestins nulle part sur cette planète. »

Afrique du Sud

Feu Nelson Mandela était d'ethnie xhosa ; Jacob Zuma, le président sud-africain actuel, appartient à l'ethnie zoulou. *Zulu* est un film policier adapté du roman éponyme du Français Caryl Ferey, qui a obtenu le Grand prix de la littérature policière en 2008. Disons d'emblée qu'on ne retrouve pas dans cette adaptation la violence insoutenable qui caractérise certains passages du roman.

En Afrique du Sud, le meurtre d'une jeune adolescente de Capetown est le point de départ d'une enquête menée par deux policiers qui n'ont pas grand-chose en commun hormis leur intégrité. Ali (Forest Whitaker) est un Noir marqué dans sa chair par l'apartheid, mais qui a fait sienne la politique de pardon et de réconciliation de Mandela. Brian (Orlando Bloom) est un Blanc plus nerveux de la gâchette, accro aux médicaments et aux filles, et dont l'allure débraillée reflète l'état de sa vie personnelle. Au fil de leur enquête entre townships et villas cossues, les deux

flics découvrent les ravages provoqués par une nouvelle drogue qui pousse certains à des comportements d'une violence extrême. Derrière tout cela se cache un réseau d'extrémistes afrikans à la nostalgie tenace.

La résurgence d'un passé occulté par la réconciliation nationale aurait pu être une thématique passionnante, mais elle est à peine effleurée dans cette adaptation de Jérôme Salle, le réalisateur des *Largo Winch* I et II. L'ambition du cinéaste français semble s'être limitée à réaliser un polar efficace et nerveux, à l'américaine, ce qu'il réussit dans une certaine mesure. Cependant le scénario pâtit de trop nombreuses faiblesses pour que le film se distingue des thrillers diffusés quotidiennement à la TV, oubliés aussitôt consommés... A peine ébauchés, les personnages secondaires de *Zulu* n'ont d'intérêt que fonctionnel. Le traitement schématisé de leurs interactions avec les héros (notamment les relations de Brian avec son fils ou son ex-femme) tire les situations vers les clichés.

La direction d'acteurs laisse aussi à désirer. Cela n'altère pas la qualité de jeu habituelle de Forest Whitaker, mais Orlando Bloom (*Le Seigneur des anneaux*, *Pirates des Caraïbes*) a beau exhiber un tronc sculptural, il a autant de charisme qu'une couverture du magazine *Têtu* !

Reste que *Zulu* donne une idée de la variété des phénotypes au sein de la « nation arc-en-ciel »¹ et qu'il est intrigant d'entendre parler l'afrikaans, une langue germanique issu du néerlandais et comportant des éléments d'indonésien, de malaisien, d'allemand et même de français ; une des onze langues officielles dans ce pays qui en compte trente-cinq !

P. B.

cinéma

Zulu,
de Jérôme Salle

1 • L'appellation est de l'archevêque anglican Desmond Tutu, prix Nobel de la paix 1984.

To be or not to be

Albert Camus (1913-1960)

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain, traducteur

Albert Camus fait partie avec Jean-Paul Sartre de la génération des hommes sans Dieu ou des hommes de la mort ou du meurtre de Dieu de l'immédiat après-guerre. En ce temps-là les mots de *Dieu*, de *métaphysique*, d'*athéisme* et même d'*humanisme* étaient encore chargés de dynamite et de mystère. Ils n'avaient pas été banalisés, vulgarisés, démonétisés et laminés par la langue journalistique et publicitaire qui a cours aujourd'hui. La société de consommation n'en était qu'à ses vagissements. L'homme avait encore les yeux levés vers le Ciel ou du moins se souvenait de les avoir eus. Camus, Sartre, Drieu, Malraux avaient tous plus ou moins l'air de sortir des *Possédés* de Dostoïevski. Nietzsche, qui avec le grand Russe était un de leurs maîtres, était aussi lui-même, à bien y regarder, un personnage de Dostoïevski. Ces hommes se posaient la question de Barbey d'Aurevilly à Huysmans après avoir lu *A Rebours* : « Et maintenant il faut décider : les pieds de la Croix ou la balle de pistolet ? » Drieu La Rochelle fut le seul de la bande à choisir la balle de pistolet, et ce pour des raisons qui n'étaient peut-être pas purement métaphysiques. Bernanos venait de mourir et l'on sait le parti qu'il avait pris - qu'il n'avait même pas eu à prendre, ayant le christianisme dans le sang. Malraux, lui, comptait sur le général de Gaulle pour

relever la France. Sartre et Camus, prenant acte de l'inexistence, de la disparition ou de la mort de Dieu, tentèrent de construire une morale ou du moins un humanisme athée. (On n'avait pas encore inventé la religion des droits de l'homme et de la laïcité.) Entreprise que Dostoïevski avait déclarée vouée à l'échec quand il fit proférer à l'un de ses personnages cette parole prophétique : « Si Dieu est mort tout est permis. » L'humanité nouvelle le prit au mot et inventa la société permissive. Nous découvrons aujourd'hui avec horreur que l'auteur des *Possédés* ne nous avait pas trompés. Camus mourut à 47 ans. On peut penser qu'il n'avait peut-être pas dit son dernier mot. Sartre, lui, s'entêta dans son parti pris et continua comme un déchaîné d'enfoncer des clous dans le cercueil où il avait caché le cadavre de Dieu : si d'aventure son fantôme allait sortir de son tombeau et revenir nous faire la loi et la morale ! Mais il n'écrivit jamais son traité de morale athée, son décalogue humaniste ou humanitaire. Aujourd'hui qui aurait le toupet de dire à ses frères de chaîne : « Tu feras ceci, tu ne feras pas cela ! » La morale est encore plus mal cotée que la religion, qui peut toujours sentimentaliser et tirer vers le mysticisme le plus flou et le plus accablant.

Le suicide philosophique

Camus écrit à la première ligne du *Mythe de Sisyphe* cette phrase que Pascal aurait pu signer : « Il n'y a qu'un problème philosophique vraiment sérieux, c'est le suicide. » Si, en effet, la vie est vaine, mauvaise, absurde, si exister est un mal, et si vivre, c'est faire le mal, il est à la fois stupide et lâche de la part de l'homme de la subir et d'attendre passivement que la mort vienne tôt ou tard y mettre fin. La dignité humaine doit refuser un jeu dont elle ne veut pas être dupe et en sortir par un acte volontaire.

Mais poser la question du sens de la vie, c'est poser du même coup la question de l'existence de Dieu. Or celle-ci ne peut se trancher que par un acte de foi aveugle et inconditionnel, tel que celui que Pascal et Kierkegaard ont conçu. Et comment mettre fin à ses jours, même si la raison nous dit que tout est vain, quand la vie, la gloire, les plaisirs, la jeunesse et les femmes nous sourient ? Devons-nous reprocher à Camus d'avoir cédé à ces sirènes et d'avoir ajourné sine die la terrible, l'épouvantable question du sens de la vie qui hantait tellement Hamlet et les personnages de Dostoïevski ? Camus aimait trop le bonheur, c'est-à-dire les femmes, pour accomplir le suicide philosophique vers lequel son intelligence était attirée.

Pascal, pour sa part, ne s'était pas laissé distraire par les femmes, la gloire, la connaissance et le bonheur terrestre ; il avait trouvé Jésus-Christ après l'avoir cherché. Et on sait quelle fin choisit Rancé après avoir vu le cadavre de sa maîtresse : la vie cloîtrée, c'est-à-dire la vie divorcée des plaisirs empestés du monde, cette vie monastique que certains esprits philosophiques facétieux du XVIII^e siècle

appelaient *le suicide chrétien*. Plus près de nous, Cioran passa son existence entière à écrire sur tous les tons que la vie ne valait pas d'être vécue. Il la vécut tout de même. Sans doute avait-il pris goût à son malheur comme le Sisyphe de Camus et prenait-il plaisir à tenter d'en convaincre ses frères de baigne que nous sommes. Peut-être faut-il imaginer Cioran heureux.

Dieu n'étant plus là pour donner un sens à la vie, Camus aurait pu sombrer dans la folie ou se suicider comme tant d'autres l'ont fait. Il préféra continuer d'exister et de subir cette vie qui lui était infligée (comme à nous tous). Il ne songea même pas à construire la société socialiste du Bonheur. Celle d'un monde forcément meilleur que tous ceux qui l'avaient précédé, d'un monde affranchi du mal, du malheur, de la souffrance, et qui sait, de la mort elle-même !

Affronter l'absurdité

Cette question du sens de la vie a quelque chose d'un petit peu vieillot aujourd'hui quand on laisse traîner ses yeux sur un journal ou sur un écran de télévision. La société scientifique de consommation de masse a dans sa pharmacie le remède à tous nos bobos. De quel autre paradis pourrions-nous avoir besoin ? Pourrions-nous même encore avoir des besoins ? Mais revenons à Albert Camus, qui était loin d'imaginer le baigneur ludique dans lequel nous nous ébrouons, conséquence de cet humanisme sans Dieu. Je parle du Dieu chrétien, le seul avec lequel les intellectuels d'après-guerre avaient à en découdre.

Il n'y a pas d'espoir - d'espoir surnaturel - dans le monde de Camus, qui est celui d'une vie close. Clôture dont les

Correspondance
(1944-1958), d'Albert
Camus et Roger Martin
du Gard

Correspondance
(1945-1959), d'Albert
Camus et Louis
Guilloux

Correspondance
(1941-1957), d'Albert
Camus et Francis
Ponge

Paris, Gallimard,
respectivement 272 p.,
258 p. et 176 p.

Herbert Lottman,
Camus,
Paris, Le Cherche-Midi
2013, 1054 p.,
réédition de la pre-
mière biographie
consacrée à Camus
(1978), augmentée
d'une préface de son
auteur, historien et
journaliste américain.

murs qui entourent la ville frappée par la peste sont le symbole. « Etre privé d'espoir, ce n'est pas désespérer », dit Camus en jouant quand même un petit peu sur les mots. « Les flammes de la Terre valent les parfums du Ciel. » Qu'en sait-il ? D'où lui vient une telle assurance ? Nous a-t-il prouvé l'inexistence de Dieu ? C'est pourtant la conclusion du *Mythe de Sisyphe*. Ce qui sauve l'homme d'un bonheur médiocre et brutal, c'est, nous dit-il, l'absence de Dieu et l'absurdité du monde. C'est là que Sisyphe trouve sa grandeur.

Voilà qui peut sembler étrange. Ce que Camus laisse entendre, c'est que les dieux sont mauvais et que l'homme vaut mieux qu'eux, même si les dieux l'ont condamné à mort. « En dehors de l'unique fatalité de la mort, écrit Camus, tout, joie et bonheur, est liberté. » C'est, nous dit Camus, par rapport à ce rêve chimérique de vie éternelle que l'homme souffre de sa condition mortelle. Faisons-lui oublier ce rêve et il sera heureux.

Mais dire cela n'est-ce pas faire revenir les dieux sur la scène ? Des dieux mauvais (au dire de l'homme) mais des dieux tout de même, des dieux qui ont créé l'homme et façonné son destin. Où est donc la liberté de l'homme ? Elle ne peut résider que dans le fait de leur dire *non*. Mais le bonheur que l'homme goûtera sur Terre, n'est-ce pas encore eux qui le lui ont aménagé ? Et sa révolte même, gage de sa soi-disant liberté, est encore un cadeau de ces dieux haïssables. Homère faisait moins d'embarras quand il disait : « Les dieux envoient des malheurs aux hommes afin que les poètes chantent les héros. »

La voix de Caligula

Cependant, comme s'il n'est pas absolument sûr du bonheur de Sisyphe, Camus ajoute par la voix de Caligula : « Le monde, tel qu'il est fait, n'est pas supportable, j'ai donc besoin de la lune ou du bonheur ou de l'immortalité, de quelque chose donc qui soit dément, peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde. » *Anywhere out of this world*, disait déjà Baudelaire.

Alors Sisyphe ou Caligula ? A qui Camus donne-t-il raison ? L'homme révolté qui s'accommode de l'« absurdité » du monde est-il encore un révolté ? Si Camus oppose à la morale chimérique du salut une morale du bonheur, il est tenu de nous dire ce qu'il entend par bonheur. S'agit-il d'un bonheur individuel, tel que l'entendait Stendhal, bonheur tout « égotiste » et qui, pour le coup, prend congé du monde et de l'humanité ? S'agit-il du bonheur collectif tel que les communistes l'avaient imaginé ?

Le bonheur de Camus reste à ses yeux une entreprise de salut limitée, la limite étant tracée par une sagesse qui se veut réaliste. Sagesse toute modeste, qui s'appuie sur des « Il faut essayer », des « C'est tout ce que l'on peut faire » qui pouvaient bien faire sourire le réalisme cyniquement matérialiste de Sartre.

Au lecteur de choisir entre le métaphysicien révolté du début et l'hédoniste pacifié, prix Nobel de littérature.

G. J.

Une conduite

Par un regard pertinent sur le monde actuel, Mgr Rouet, évêque émérite de Poitiers, analyse les causes qui génèrent l'indifférence dans tous les domaines : politique, société, religion, etc. Un sentiment d'insécurité saisit l'individu bouleversé par les mutations de toutes sortes. Livré à lui-même, seul parmi les autres, il peine à faire un choix libre et protège sa sphère individuelle. Se méfiant des intrusions extérieures, il se replie sur lui-même, ce qui accroît sa solitude : « Libre, il revendique sa capacité de choisir ; vulnérable, il ne le fait pas », note l'auteur.

Sur le plan religieux, cela conduit à un désintérêt vis-à-vis de toutes les formes de contraintes, de règlements ou de croyances. Mgr Rouet précise le rôle de l'Eglise en ce domaine : être proche de chacun en ce qu'il est, sans prosélytisme, sans attitude de domination, dans un souci d'écoute suscitant la confiance mutuelle : « Là où le monde concentre, il faut que l'Eglise décentralise ; là où il n'écoute pas les intéressés, il faut que l'Eglise écoute la voix de chacun. » Et d'insister sur la qualité du dialogue et l'attitude de Jésus, qui témoigne humanité et compréhension. Les chrétiens, tout en tenant compte de l'individualisme, peuvent apporter un souffle bénéfique, en créant des relations simples, respectueuses, amicales. Car « l'indifférence se présente comme une protection, une prudence qui préserve la personne de contraintes externes et des prescriptions dont elle n'est pas partie prenante ». La quête de l'humanité devient essentielle. « On touche ici à la contradiction

interne de la personne indifférente qui veut à la fois se protéger des autres, et être reconnue par eux... pour combler ce vide, elle aspire à des rencontres... » Cela explique la force des mouvements où l'émotion prévaut et où la personne est reconnue.

Les dernières lignes de l'ouvrage résument la pensée de l'auteur : « L'indifférence pose à la foi la plus redoutable question : non pas l'opposition qui reconnaît toujours son adversaire et par là l'honore, mais celle du désintérêt. Le Christ s'est intéressé à l'homme, s'exposant à la mort publique et dés-honorante. Et il ne force personne. Il est là, silencieux, sans reproche ni amertume. Disponible. Ce don total et muet attire ceux dont la totalité de la vie plonge dans un silence auquel nul autre ne fait attention. La percevoir, c'est prendre la route et faire son chemin. Non pas un système religieux, mais une conduite. Et une conduite accompagnée. »

L'évêque émérite a écrit une trentaine d'ouvrages, dont *Faut-il avoir peur de la mondialisation ?*, *La chance d'un christianisme fragile*, *J'aimerais vous dire* (30 000 exemplaires) et *Vous avez fait de moi un évêque heureux*. Il a initié une pastorale active et connaît bien la situation actuelle, tant de la société que de l'Eglise. Ses observations nuancées, qui demandent parfois un effort, offrent au lecteur une vision clarifiée au cœur des mutations de notre temps.

Willy Vogelsanger

livres ouverts

Albert Rouet,
L'étonnement de croire,
Ivry-Sur-Seine,
de l'Atelier 2013,
188 p.

Jésus historique

José Antonio Pagola,
*Jésus. Approche
historique,*
Paris, Cerf 2012
544 p.

« Encore un livre sur Jésus », soupire le sceptique en moi ! Pourtant, la lecture du volumineux ouvrage de Pagola m'a tenu en haleine.

L'auteur, prêtre espagnol basque, qui n'est pas exégète de métier mais a été professeur de théologie, livre, avec des mots simples et clairs, un récit vivant de l'itinéraire de Jésus. Très bien informé des recherches historiques contemporaines des dernières décennies, principalement en Europe et aux États-Unis, il reconstruit la figure de Jésus depuis sa patrie de Galilée jusqu'à sa fin à Jérusalem.

Douze chapitres structurent l'ouvrage : un juif de Galilée et un habitant de Nazareth, la quête de Dieu, le prophète du royaume de Dieu, le poète de la compassion par les paraboles, celui qui rendait la santé aux malades, le défenseur des exclus et de la femme, le maître de vie, le créateur d'un mouvement réformateur, un croyant fidèle, un dangereux individu, enfin le martyr du Royaume de Dieu. Un dernier chapitre sur la résurrection me paraît moins convainquant dans une approche historique, menée selon les critères méthodologiques retenus par l'auteur.

Un Dieu présent

L'itinéraire du « vagabond » de Nazareth trace le chemin du Royaume, qui s'ouvre sur la déroute du mal, l'irruption de la miséricorde divine, la fin de la souffrance, l'accueil des exclus. En partant de la compassion de Dieu,

Jésus repense tout de manière différente, y compris les enseignements de la Loi et les débats autour de son observation. La liberté de Jésus est telle qu'il a l'audace de supprimer une disposition de la Loi mosaïque, celle du droit de l'homme à répudier sa femme (le droit au divorce), ce qui est scandaleux pour ses interlocuteurs.

Pour l'homme de Nazareth, il ne s'agit pas de détruire mais de soigner, de reconstruire, de bénir et de pardonner. « Dans le Royaume, la vie se diffuse non par le pouvoir des grands, mais à partir de l'accueil aux petits », commente l'auteur, qui observe Jésus accueillant des enfants, peut-être des enfants des rues, car il n'y a pas de mères pour les présenter.

Jésus ne pense pas à une restauration ethnique et politique, mais à la présence régénératrice de Dieu parmi son peuple, qui commence à s'exercer sur les malades, les exclus et les pécheurs lorsqu'il mange avec eux. Pagola accentue donc l'aspect présent de l'avènement de Dieu, et non pas tant futur comme le faisait Jean-Baptiste. Par sa force d'attraction, Jésus crée un mouvement réformateur où se côtoient des hommes et des femmes. Il devient dangereux et sera éliminé parce que son action et son message ébranlent les fondements du système organisé au bénéfice des plus puissants, de l'aristocratie laïque et sacerdotale de Jérusalem et de l'autorité romaine.

Tout en retraçant les lignes de fond de la pensée et de l'action de Jésus, Pagola s'attache aussi aux détails de la narration, s'appuyant parfois sur des

découvertes récentes de l'archéologie, comme pour la barque de pêche du lac de Galilée, en bois de cèdre, remontant au I^{er} siècle et qui mesure 8,12 m de long sur 2,35 m de large.

La particularité de Jésus

L'auteur relève les paroles et les mots caractéristiques de Jésus, telle cette phrase choquante « Si quelqu'un vient à moi sans haïr son père, sa mère, sa femme... », qui n'a aucun pendant dans le judaïsme de l'époque. En exigeant de ses disciples la fidélité à sa personne au-dessus de celle à son foyer, Jésus s'oppose au pilier le plus ferme de cette société : la famille.

D'autre part, Pagola distingue les paroles qui ont été recomposées par les communautés chrétiennes mais qui conservent l'écho de l'enseignement de Jésus, comme les antithèses du Sermon sur la montagne : « Celui qui ne tue pas suit certes le commandement de la Loi, mais s'il n'extirpe pas de son cœur l'agressivité à l'égard de son frère, il n'imite pas Dieu. » Ou encore les trois premières Béatitudes, des cris lancés par Jésus en différentes occasions pour encourager les pauvres.

Le théologien s'éloigne des positions critiques extrêmes, comme celle qui nie, dans le récit de la Passion, l'historicité d'un procès de Jésus devant Caïphe et devant Pilate. Il rapporte en note les difficultés à trancher sur le caractère historique de l'épisode de Barabbas ou d'autres épisodes de la fin de Jésus. Il remarque que les sept dernières paroles de Jésus ne sont que faiblement ancrées dans la tradition, mais qu'« il existait le souvenir que Jésus était mort en priant Dieu et aussi qu'il avait, au dernier instant, poussé un grand cri ». Il observe qu'on n'a pas

non plus de certitude sur l'ensevelissement de Jésus.

D'aucuns penseront que Pagola, par son approche critique des sources évangéliques, menace, voire participe à une entreprise de démolition de la foi. C'est l'avis des évêques espagnols, qui ont fait retirer l'édition originale des librairies catholiques du pays. Pourtant Pagola confesse que sa foi et son amour de Jésus ont été le principal moteur de son travail de recherche historique, qui aspire à rejoindre la particularité unique du Nazaréen. Il dit avoir « beaucoup pensé à ceux qui, déçus par le christianisme qu'ils ont réellement sous les yeux, se sont éloignés de l'Eglise... Je sais que, pour eux, Jésus pourrait être la grande nouvelle. » Je recommande ce livre consistant et ravigotant. Mais il ne faudra pas oublier que, malgré les efforts et les résultats de la recherche historique sur Jésus, qui remontent d'ailleurs à plusieurs siècles, beaucoup de questions, et même des plus importantes, n'ont toujours pas trouvé de réponses définitives.

Seul regret, l'absence d'index des textes bibliques ne facilite pas la consultation. Saluons enfin le travail soigné du traducteur Gérard Grenet.

Joseph Hug sj

Qohélet commenté

Marc Faessler,
Qohélet philosophe.
L'éphémère et la joie,
Genève, Labor et
Fides 2013, 320 p.

Le *Qohélet*, autrefois appelé *Ecclésiaste*, est un livre mystérieux. Son auteur est aussi énigmatique que les circonstances de sa composition (probablement au III^e siècle av. J.-C.). Premier et unique livre « philosophique » de la Bible, *Qohélet* reste, par ses questions plus que par ses réponses, d'une actualité et d'une pertinence stupéfiantes.

Le théologien Marc Faessler, ancien directeur du Centre protestant d'études de Genève, lui a consacré un ouvrage remarquable, où il chemine avec le lecteur, approfondissant le sens de chaque mot. Il nous propose une traduction personnelle qui dépoussière certains termes.

Le premier thème de l'ouvrage, c'est l'éphémère. Le bonheur, la vie ne durent qu'un instant ; tout n'est que « vanité », dans le sens de vain, de vent. Le terme hébreu *ével* (Marc Faessler le traduit par *buée*) revient comme un leitmotiv ; il s'apparente (mêmes consonnes) à Abel, dont la vie a été brève mais bénie de Dieu, alors que l'humanité souffre encore de la caïnisation des rapports humains (« Suis-je le gardien de mon frère ? » Gn 4,10). *Qohélet*, se faisant passer pour Salomon, démontre avec force l'inanité des solutions proposées par le désir humain et ses pulsions. L'accumulation des biens, le savoir, le pouvoir, une certaine sagesse, tout cela est *ével*. Il évoque même la tentation du désespoir et, dans un verset magnifique de sensibilité, de l'alcoolisme.

La méditation se poursuit sur le thème du temps, dont l'hébreu distingue trois formes : le temps chronologique (*zeman*), celui de l'horloge ; le temps intérieur (*ét*), le seul qui nous importe, temps du présent qui ne reviendra pas, du moment favorable (le *kairos* des grecs), temps que nous actualisons par nos décisions et nos actions, en rapport avec nos désirs ; enfin, le temps caché (*ôlam*), insaisissable, mal traduit par *éternité* ou *pour les siècles et les siècles*. L'*ôlam* nous surplombe et, comme l'éphémère, nous ouvre à la Transcendance.

Après avoir semblé toucher le fond du désespoir (« A quoi cela sert-il de naître ? ») *Qohélet* nous fait entrer dans la grande surprise : l'éphémère, la souffrance sous toutes ses formes et la certitude de la mort n'empêchent pas ce qui nous tombe dessus comme un cadeau en plus de la vie : la joie ! La joie est inopinée, donnée, elle n'est ni liée aux conditions extérieures, ni prévisible par des dispositions psychiques, à l'opposé du plaisir que l'homme recherche, parfois jusqu'à l'addiction.

Pur hasard, clin d'œil du destin ? Non, dit *Qohélet*, qui, loin d'être pessimiste ou fataliste, suggère que pour être capable d'accueillir la joie, il faut s'y préparer, notamment en cherchant le Bien. Démarche possible seulement si l'on reconnaît qu'on n'est pas le centre du monde, mais que la vie, le monde et ses défauts, comme la joie, sont des dons.

Jacques Petite

■ Jésuites

Mark Rotsaert

De Loyola au Vatican

Idées reçues sur les jésuites

Le Cavalier Bleu, Paris 2013, 180 p.

Cet excellent petit livre, d'un style très pédagogique et d'une écriture alerte, recense toute une série d'idées reçues sur les jésuites et y répond avec la compétence de l'auteur. Divisé en trois grandes parties : l'histoire de la Compagnie, sa spiritualité et les jésuites dans le monde d'hier et d'aujourd'hui, il fait pratiquement le tour des principales questions que se posent nombre de personnes sur la Compagnie de Jésus.

L'auteur, qui dirige le Centre de spiritualité ignatienne de l'Université Grégorienne, ne se contente pas de faire l'apologie de son Ordre ; il ose quelques remarques plus critiques sur la manière dont la Compagnie a justifié certaines de ses prises de position au cours de l'histoire. Des tableaux, des excursions, de brefs portraits de jésuites célèbres, des résumés des décrets des dernières Congrégations générales illustrent son propos et en facilitent la compréhension.

A ceux et celles qu'intrigue la Compagnie, je ne peux que recommander ce petit livre, clair, sincère et agréable à lire.

Pierre Emonet

Frank Damour

Le pape noir

Genèse d'un mythe

Lessius, Bruxelles 2013, 144 p.

Le pape noir est le dernier avatar de l'anti-jésuitisme. L'auteur fait l'histoire des histoires, mythes, légendes et autres images dont on a affublé les jésuites pratiquement depuis la fondation de la Compagnie jusque vers les années 50. Oppositions au nom de la religion, de la politique, ou plus sordidement sectaires et idéologiques, aucun secteur de la société n'a épargné l'ordre des jésuites. De noires légendes ont régulièrement alimenté le soupçon : en agissant dans l'ombre, les jésuites exerceraient un pouvoir occulte et fomenteraient des complots ; leur supérieur général, tout de noir vêtu, exercerait un pouvoir aussi étendu que celui du pape.

Qui sont les auteurs de ces légendes ? Des instances religieuses et théologiques, telle la Faculté de Paris ; des acteurs de la politique européenne, tels le Parlement français, les Bourbons ou les libéraux ; des sectaires, telles les sociétés secrètes à l'heure des grands complots contre l'Etat. Il est vrai que les jésuites ont parfois donné les bâtons pour se faire battre, comme par exemple à l'époque de la Restauration.

Peu à peu, le mythe du jésuite comploteur s'estompera, du moins dans les milieux plus cultivés, jusqu'à pratiquement disparaître vers les années 50 et plus encore avec les nouvelles orientations de l'Ordre sous la houlette du charismatique Père Arrupe.

L'auteur retrace la naissance et la carrière du mythe antijésuite en six courts chapitres, qui brossent une carte très (trop) générale d'une histoire digne d'un roman policier.

Pierre Emonet

■ Spiritualité

Anselm Grün

Le ciel commence en toi

La sagesse des Pères du désert pour aujourd'hui

Paris, Salvator 2013, 166 p.

Le Père Grün confie qu'il s'est surmené pendant des années en voulant extraire tous ses défauts et revêtir le costume d'un chrétien parfait. Lire les textes des Pères du désert a eu sur lui un effet libérateur en brisant l'étroitesse de la spiritualité qu'il suivait. Ces lectures l'ont entraîné à pénétrer dans cet espace du cœur soustrait à la pression du monde, où Dieu habite, où chacun est intact et entier.

Les dires des premiers moines sont inspirés par une connaissance authentique de soi et une véritable expérience de Dieu, acquises l'une et l'autre face à leur Créateur, dans la solitude du désert ou dans leur cellule. Leurs connaissances anthropologiques sont très instructives. Ils soulignent, entre autres, que les tentations sont des expériences non seulement nécessaires, mais absolument positives : « Si l'arbre n'est pas secoué par les vents, il ne croîtra pas. » Le combat rend plus fort, le discernement aussi entre les pensées constructives

ves, à garder, et celles qui sont destructrices, à éliminer ; ou entre les mauvaises et les saines colères qui nous apprennent beaucoup sur nous.

Inlassablement, l'auteur aspire à nous conduire vers le pays de la paix, l'*apatheia*, en lequel on expérimente la liberté intérieure. Pour se refaire une santé de l'âme, le traitement le plus efficace est la contemplation, qui amène à trouver en Dieu notre fondement.

Monique Desthieux

José Tolentino Mendonça

Notre Père qui es sur la terre

Montréal/Paris, Novalis/Cerf 2013, 160 p.

Nous prions parce que nous sommes prière, rappelle le Père Mendonça. Nous ne sommes pas notre propre œuvre, ni au commencement, ni maintenant, ni jamais. Nous choisissons, mais notre chemin s'organise toujours dans une rencontre créatrice et nécessaire du Je avec le Tu. La prière est ce désir de construction fragile de relation. Nous nous adressons à Dieu à la deuxième personne. Comme Tu, il acquiert la proximité d'un visage familier.

Chaque demande de la prière enseignée par Jésus est l'occasion pour l'auteur de méditations et d'observations originales. Ainsi *Notre Père, qui es aux cieux*, c'est notre Père qui est toujours avec nous, à tout moment. Sur terre, toute chose naît et meurt, puis renaît, mais les cieux demeurent, éternellement.

Et d'explorer aussi le pardon, qui n'est pas l'affirmation d'une supériorité morale. Pardonner n'est pas excuser, ce n'est pas non plus oublier et encore moins se faire justice. C'est laisser Dieu entrer dans notre histoire et nous débarrasser du poids d'hier, pour commencer à utiliser nos ailes d'aujourd'hui. Le pardon est donc une affaire à trois, dans laquelle Dieu est présent ; c'est le lieu où nous pouvons faire l'expérience de ce qu'est Dieu et accepter de ne pas mettre l'accent ni sur l'offenseur, ni sur l'offensé.

L'auteur propose de faire de la vie chrétienne une vie remplie de poésie, comme le souligne en préface Enzo Bianchi, le prier du monastère de Bose.

Jean-Daniel Farine

Enzo Bianchi

Nouveaux styles d'évangélisation

Paris, Cerf 2013, 80 p.

D'emblée l'auteur donne le ton : seule une Eglise évangélisée peut être une Eglise évangélisante. Et l'évangélisation, c'est communiquer Jésus comme récit de Dieu et de l'homme.

En six brefs chapitres, Enzo Bianchi précise son propos. Nous ne sommes plus en chrétienté et un nouveau type de chrétien est apparu, engagé personnellement dans la foi. Le pluralisme religieux fait entrevoir la possibilité pour le christianisme de devoir se considérer comme une proposition parmi d'autres, sans titres de supériorité et, encore moins, d'absoluité.

Le ton que prend le chrétien dans le compagnonnage des hommes est déterminant : on ne peut pas annoncer un Dieu qui est douceur, humilité et intériorité avec arrogance. Du style des chrétiens dépend l'écoute de l'Évangile et son accueil comme bonne nouvelle. La qualité humaine de la rencontre doit être la première attestation concrète de la qualité de la foi chrétienne. Le premier moyen d'évangéliser, c'est le témoignage d'une vie chrétienne (Paul VI). Le prier du monastère de Bose rappelle que la vie spirituelle personnelle du chrétien a comme source la Parole donnée à l'Eglise dans la liturgie. Celle-ci n'est pas isolement dans le silence de la prière individuelle, mais proximité des uns et des autres disant ensemble le *Notre Père*. Un livre simple et profond.

Jean-Daniel Farine

Thierry Collaud

Démence et résilience

Mobiliser la dimension spirituelle

Bruxelles, Lumen Vitae 2013, 102 p.

« Alzheimer et résilience : deux termes qui semblent contradictoires. Le premier fait référence au malheur qui s'abat, le second dit une croissance possible. » Et pourtant, il y a pour ces malades et pour tous ceux qui les côtoient un chemin, difficile mais possible ; il y a une vie qui continue avec ses difficultés, ses impossibilités mais aussi ses joies.

L'auteur, médecin et théologien, décrit la maladie d'Alzheimer et en parcourt les éta-

pes : l'annonce de la maladie, le choc ou la sidération, le refus, la nuit... Il explique aussi ce qu'est la résilience et propose la spiritualité comme une voie possible dans l'accompagnement des personnes malades : « La voie spirituelle est une voie nécessaire. Cette spiritualité s'appuie sur la résilience à explorer pour sortir de l'absurde. » Essayer de maintenir l'être malade dans sa dignité, le respecter, utiliser la résilience pour rendre possible la spiritualité, ne pas rester inactif, ne pas faire que subir, voilà le chemin qu'il propose de suivre. Il évoque l'important rôle que peut jouer la communauté croyante du malade, ainsi que la fonction stabilisatrice des rites.

L'auteur sait ce chemin impossible pour certains malades, mais il faut essayer, « soutenir l'espérance ». En cela, il va à contre-courant de ce qui se dit sur cette maladie, sans nier sa réalité ni ses difficultés. Ce livre éminemment positif, un peu ardu tout de même, transforme notre regard sur les personnes malades. Petite lumière au bout de la nuit, à conseiller à tous les accompagnants. Et à nous tous je dirais : pourquoi ne pas l'avoir dans sa bibliothèque au cas où...

Odile Tardieu

Frédéric Le Gal **Délires et sérénité**

Du spirituel en milieu psychiatrique
Paris, Cerf 2013, 160 p.

Magnifique livre de Frédéric Le Gal, prêtre, aumônier auprès de personnes souffrant de troubles psychiques, sur « l'existant entre la mystique et la folie, la folie et la sainteté ».

L'auteur y étudie « la centralité du sujet en quête de vérité à travers une expérience spirituelle d'un autre temps », celle de Louise de Bellère du Tronchey au XVII^e siècle : « Quel rôle la folie tient-elle dans l'expérience de Louise ? (...) Délibérément choisie, ne participe-t-elle pas à l'avènement du sujet, à sa transformation radicale jusqu'à sa naissance ? En ce sens, la folie peut être considérée comme l'opérateur du passage d'un état du sujet désorganisé à celui d'une personne réconciliée avec elle-même, dans sa relation à soi et à Dieu. »

Depuis Descartes, en passant par Pinel et les débuts de la psychiatrie, Freud, Lacan,

Michel Foucault et d'autres auteurs non moins éminents, Frédéric Le Gal nous guide dans les méandres de cette frontière non définissable entre la mystique et la folie. Il nous amène, avec Pascal, à nous pencher à l'extrême bord de l'introspection, à évoquer « le grand vide que l'homme a fait en sortant de soi ».

Il termine sa réflexion par le témoignage d'une autre vie contemporaine en écho à ce questionnement entre santé mentale et foi chrétienne : celui de Thérèse de Shanghai, chinoise devenue religieuse. Il conclut son écrit par cette réflexion pleine d'espérance, témoignage de nombreuses années d'accompagnement de personnes hospitalisées : « La guérison ne peut advenir qu'au cœur d'une véritable rencontre qui présuppose la réciprocité entre le malade et son interlocuteur. Il me faut être profondément convaincu que le bien fait à cette personne malade n'est pas unilatéral, mais que j'ai en retour beaucoup à recevoir d'elle. Alors, accueillir le malade en ses désirs, ses plaintes, ses exigences, ce n'est pas accueillir une souffrance, c'est déjà favoriser la santé. »

Béatrice Louis

■ Théologie

François Vouga **La religion crucifiée**

Genève, Labor et Fides 2013, 192 p.

Le propos de cet essai est « d'exposer la pertinence libératrice de la Croix ». Le théologien protestant François Vouga introduit son livre par ces mots : « Jésus est mort pour nous libérer de nous-même et de la religion. »

Il interroge la théologie médiévale ainsi que les catéchismes de la Réforme qui ont fixé une lecture sacrificielle de la Passion et fait peser sur l'être humain la culpabilité de la mort du Christ sacrifié, au détriment de la vérité de l'Evangile qui libère l'homme. L'Eglise primitive déjà, dans son besoin de s'unifier autour du pouvoir exclusif de l'évêque, avait provoqué un « retournement de l'Evangile », exposant la mort de Jésus comme un idéal de perfection, invitant les croyants à imiter par le martyre les souffrances du Christ.

Dans la première partie, l'auteur débat de l'interprétation sacrificielle. Partant d'Anselme de Cantorbéry, il nous conduit à Luther et à Calvin, pour nous parler d'une œuvre de Franck Martin, *Golgotha*, qui propose « une interprétation séculière de la Croix pour l'humanité ». Dans la seconde partie, l'auteur étudie les lectures de la mort de Jésus présentes dans les différents textes du Nouveau Testament.

L'envoi de l'ouvrage ouvre des horizons théologiques : la mort de Jésus oblige à un travail d'interprétation et de sens ; elle est une Révélation, elle est le fondement de la sécularisation.

« La Croix définit le sens d'une Eglise qui n'est pas chargée de la gestion du sacré, mais du déplacement de la transcendance dans la reconnaissance inconditionnelle des personnes... C'est dire que la force et la grandeur du christianisme fondé sur la révélation de la Croix ne résident ni dans la puissance de l'Eglise ni dans la magnificence de ses cérémonies et de ses appareils, mais dans la force de conviction et dans l'engagement quotidien des croyants. » A lire absolument !

Anne Deshusses-Raemy

LE PAPE
FRANÇOIS
**L'Eglise
que
j'espère**



Retrouvez les propos du pape François parus en de larges extraits dans *choisir* l'automne dernier, assortis des commentaires d'Antonio Spadaro sj et des réactions de onze spécialistes !

Sous la direction de Marie-Anne Vannier
La christologie chez les mystiques rhénans et Nicolas de Cues
Paris, Cerf 2012, 212 p.

Le rôle du Christ dans la prédication des mystiques rhénans n'a pas toujours été bien explicité. Cette problématique a fait l'objet d'un colloque entre l'équipe de recherche sur les mystiques rhénans à Metz et le Cusanus Institut de Trèves.

Maître Eckhart vivait au XIV^e siècle, dans une civilisation chrétienne. Il n'a donc pas développé une christologie en réaction contre des hérésies, comme les Pères de l'Eglise ont dû le faire. Mais il n'a pas non plus repris une christologie de son temps, orientée vers une dévotion à l'humanité du Christ. Il a opté pour une christologie articulée autour de la filiation divine, sur le rapport entre le Père et le Verbe dans l'Esprit saint.

Pour Eckhart, « nous sommes faits pour être fils dans le Fils », car « il serait de peu de prix pour moi que le Verbe se fût fait chair s'il ne s'était pas aussi fait chair en moi personnellement, afin que moi aussi je sois fils de Dieu ». La naissance du Verbe a lieu en nous par grâce, si nous l'accueillons. Ainsi se réalise l'affirmation de saint Irénée : « Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. » Eckhart ne nous invite pas à une imitation extérieure du Christ, à la différence de la *dévotio moderna* qui lui fera suite, mais à une véritable conformation au Christ.

Parmi les mystiques rhénans, Jean Tauler a transmis, sans l'affaiblir, la vision christologique d'Eckhart, en insistant sur la naissance de Dieu dans l'âme. Henri Suso, pour sa part, exprima son grand amour pour le Christ à travers des images présentées ici : Christ de souffrance et Christ en gloire. Sa mystique est davantage centrée sur l'imitation du Christ, Sagesse éternelle, alors que celle d'Eckhart est une mystique de la déification. Quant à Nicolas de Cues, il a eu un rôle fondamental dans l'interprétation de l'œuvre d'Eckhart et a lui-même proposé une christologie solide, intéressante à redécouvrir.

Monique Desthieux

Becquart Nathalie, *L'évangélisation des jeunes, un défi*. Eglise@jeunes2.0, Paris, Salvator 2013, 122 p.

Benoit Eric, *Bernanos, littérature et théologie*, Paris, Cerf 2013, 258 p.

Boillat Jean-Claude, *Web & Co et pastorale. Les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) et la transmission de la foi*, St-Maurice, Saint-Augustin 2013, 312 p.

Boinnard Yolande Nicole, *Oser la colère. Théologie d'une émotion*, Bière, Cabédita 2013, 94 p.

Bultmann Rudolf, *Nouveau Testament et Mythologie*, suivi de *Paul Ricoeur « Démythologisation et herméneutique »*, Genève, Labor et Fides 2013, 194 p.

Céneec Marie, *C'est tous les jours dimanche. Méditations chrétiennes*, Paris, Salvator 2013, 210 p.

*****Coll.**, *Paroles de Noël*, Genève, Labor et Fides 2013, 260 p. [44669]

*****Coll.**, *Beiträge zur Geschichte der Brüder und Schwestern des hl. Franz von der hl. Klara in der Schweiz*, Luzern, Provinzialat Schweizer Kapuziner 2013, 116 p. [44658]

*****Coll.**, *L'apprentissage du pluralisme religieux. Le cas genevois au XIX^e siècle*, Genève, Labor et Fides 2013, 284 p. [44646]

*****Coll.**, *La Suisse des mosquées. Derrière le voile de l'unité musulmane*, Genève, Labor et Fides 2013, 258 p. [44647]

*****Coll.**, *Eclats de vie*, Paris, l'Atelier 2013, 96 p. [44624]

*****Coll.**, *Regards sur une tragédie. « Réforme » et la guerre d'Algérie*, Paris/Genève, Réforme/Labor et Fides 2013, 158 p. [44638]

Cox Hiram, *Voyage du Capitaine Hiram Cox dans l'Empire des Birmans*, Genève, Olizane 2013, 382 p.

Cuvillier Elian, *Le Sermon sur la Montagne (Matthieu 5-7). Vivre la confiance et la gratuité*, Bière, Cabédita 2013, 92 p.

Föllmi Olivier, *Birmanie rêve éveillé*, Genève, Olizane 2013, 176 p.

Fomerand Gérard, *Renaissance du christianisme. Le retour aux origines*, Namur, Fidélité 2013, 284 p.

François (=Jorge Mario Bergoglio), *Lumen Fidei*, Paris, Salvator 2013, 88 p.

François (=Jorge Mario Bergoglio), *Seul l'Amour nous sauvera*, [DVD], Le Coudray-Macouard, Saint-Léger éditions 2013.

Ignace de Loyola, *Une pensée par jour, textes recueillis par Dominique Salin sj*, Paris, Médiaspaul 2013, 104 p.

Kaplun André H., *La Reine de Saba. Légende ou réalité ?*, Genève, Slatkine 2013, 104 p.

Miauton Marie-Hélène, *Criminalité en Suisse. La vérité en face*, Lausanne, Favre 2013, 212 p.

Rognon Frédéric, *Jacques Ellul. Une pensée en dialogue*, Genève, Labor et Fides 2013, pp. VII + 390.

XXX, *Le catéchisme de Heidelberg*, Genève, Labor et Fides 2013, 114 p.

Ces livres peuvent être empruntés

au CEDOFOR

le Centre de documentation et de formation religieuses

18, r. Jacques-Dalphin
1227 Carouge-Genève
☎ +41 22 827 46 78

Horaires d'ouverture :

le lundi, de 14h à 17h,
du mardi au jeudi,
de 9h à 12h et de 14h à 17h
et le vendredi, de 9h à 12h.

Pour vous abonner à ses services :

www.cedofor.ch

La leçon des bourgeons

En rentrant de Lausanne, dans un train de crépuscule, le lac avait des couleurs de cuivre, de sable, et le Jura mauve crénelait le ciel. Je regardais venir la nuit, la silhouette des ormes, les champs labourés, en pensant que ce qui est beau à ce point mériterait de demeurer toujours. Hélas ! - me disais-je - la nature donne et aussitôt reprend. De ce jour qui finit et qui remplit l'espace de couleurs, de teintes, d'odeurs et de lumières, il ne restera bientôt plus que le souvenir ; et la nuit uniforme, complète, prendra sa place. Vite, profiter de ces instants magiques ! Avant les ténèbres et l'opacité. Vite s'abreuver de beautés ! Avant la nuit.

Le spectacle émouvant, grandiose des paysages qui, sans contrepartie, s'offrent à nous, est-il toujours voué à nous décevoir par son caractère éphémère ? Pourquoi les couleurs d'automne ne sont-elles pas plus pérennes ? Que ne dure le temps des primevères ? Aussitôt apparues, déjà en train de dépérir :

J'étais frustré, presque déçu : rien ne demeure jamais. Et puis, en pensant à l'hiver que l'on trouve toujours trop long et trop froid chez nous, j'ai réalisé qu'heureusement lui non plus ne s'éterniserait pas. Qu'après la bise noire et le ciel bas reviendraient les hirondelles et les champs de colza. Que ce qui nous enchante trouve toujours une place, au-dessus du stratus et entre les gouttes de bruine.

Le dynamisme, le mouvement incessant de la nature constitue un enseignement que je ne finis pas d'apprendre. Cette vie, qui tout autour de nous bouge, évolue sans cesse et jamais ne se fige, fait sens : parce que rien ne doit jamais rester en l'état, pas plus dans la création que dans nos existences. C'est la leçon des bourgeons. Une leçon ô combien terrifiante et inaudible pour nos cœurs accrochés aux brouillilles, mais que nous devrions pourtant ressasser comme un mantra. Oui, rien ne demeure, les choses et les êtres sans cesse évoluent, bougent, se modifient. Et c'est tant mieux !

Dans l'évangile de Luc (12,24), Jésus déclare à ses disciples : « Observez les corbeaux : ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'ont ni cellier ni grenier ;

et Dieu les nourrit. » Cela signifie peut-être qu'il faut d'abord faire confiance au Créateur qui pourvoit aux besoins de l'homme. Mais cela peut également vouloir dire que l'exemple des corbeaux est toujours bon à prendre, parce qu'eux savent que tout sans cesse apparaît puis disparaît. Inutile de s'accrocher et d'amasser des biens ; le dynamisme de la nature, qui jour après jour trouve de nouvelles ressources, devrait servir d'exemple : seuls le mouvement et la puissance créatrice persistent. Inutile de s'agripper vainement à ce qui finira, bon gré mal gré, par passer. Les dogmes sont faits pour évoluer, les croyances pour s'adapter au monde présent. Aucune doctrine, si ce n'est celle de l'amour, n'a raison en tout temps et pour toujours. La science elle-même est évolutive. Bien sûr, il y a du confort à penser que certaines choses ne doivent jamais changer. Que les statues sont éternelles. Cela valorise nos certitudes et rassure nos esprits inquiets. Or même le marbre finit par revenir à la poussière, qui servira de fondation à une nouvelle pierre.

C'est un vertige, mais également une telle joie, et une telle source d'élans ! Si la beauté est fugace, elle trouve toujours une nouvelle façon de réappa-

raître. Devant ma fenêtre, le coucher du soleil sur le Jura dure à peine quelques minutes, mais chaque soir il est différent, chaque soir il se renouvelle. Quel bel exemple pour ceux qui cherchent du sens, qui tentent de questionner l'âme du monde ! C'est oser dire « oui ». Oser se dépouiller de ses certitudes, accepter l'éphémère. Quitter cette intransigeance qui nous caractérise pour se laisser prendre et envahir par le mouvement créateur du monde. Fleurir, faner, et renaître : dans la vie comme dans la pensée, dans la relation comme dans la foi. C'est ce que nous pourrions appeler la leçon des bourgeons... et des doryphores : un cycle renouvelé et inépuisable, l'incroyable inventivité de la nature. Que nous n'avons pas fini d'apprendre.

Matthieu Mégevand



L'écrivain genevois Matthieu Mégevand est notre nouveau chroniqueur. Philosophe et historien des religions, il a écrit « Ce qu'il reste des mots » (2013), une enquête philosophique (in *choisir* n° 648, p. 39). Nous sommes heureux de l'accueillir dans nos pages.



Notre-Dame de la Route

Centre spirituel de formation et de réflexion

1752 Villars-sur-Glâne / Fribourg, tél. 026 409 75 00

Retraites ignatiennes

Retraite individuellement guidée

12 - 17 janvier ~ di 18h00 - ve 13h00

avec Beat Altenbach sj

02 - 07 mars ~ di 18h00 - ve 13h00

avec Luc Ruedin sj

06 - 12 avril ~ di 18h00 - sa 13h00

avec Beat Altenbach sj

02 - 09 août ~ sa 18h00 - sa 13h00

à la carte, avec Luc Ruedin sj

09 - 16 août ~ sa 18h00 - sa 13h00

avec Beat Altenbach sj et Gael Barré

Initiation aux Exercices spirituels

18 - 19 janvier ~ sa 10h00 - di 16h00

28 - 29 juin ~ sa 10h00 - di 16h00

avec Luc Ruedin sj

Retraite d'initiation

pour étudiants et jeunes professionnels

26 - 30 janvier ~ di 18h00 - je 13h00

avec Beat Altenbach sj

Retraite avec jeûne complet

21 - 30 mars ~ ve 18h00 - di 13h00

avec Luc Ruedin sj, M.-T. Ingold

Retraite de Pâques

17 - 20 avril ~ je 18h00 - di 13h00

avec Luc Ruedin sj

Retraite de discernement

27 avril - 07 mai ~ di 18h00 - me 13h00

avec Bruno Fuglistaller sj

Retraite itinérante

05 - 12 juillet ~ sa 18h00 - sa 13h00

avec Luc Ruedin sj

19 - 26 juillet ~ sa 18h00 - sa 13h00

avec Beat Altenbach sj et Georges Lugon



www.ndroute.ch

Contemplation / Haltes spirituelles

Oraison "à la fontaine de la Miséricorde"

01 - 02 février ~ sa 10h00 - di 17h00

avec Christine Pache

Sadhana selon la tradition de A. de Mello

22 février ~ sa 09h00 - 17h00

avec Erwin Ingold

Zen selon la tradition "Via integralis"

08 - 09 mars ~ sa 10h00 - di 13h00

avec Yves Saillen

Lectio divina - Prière du coeur - Zazen

12 avril ~ sa 09h00 - 17h00

avec Luc Ruedin

Atelier d'iconographie

21 - 26 avril ~ lu 10h00 - sa 17h00

avec Tatiana Chirikova et Luc Ruedin sj

Week-end découverte:

Comment le clown m'ouvre à la foi

17 - 18 mai ~ sa 09h00 - di 16h00

avec Christel Rousseaux

Couples et familles

Week-end de préparation au mariage

17 - 19 janvier ~ ve 20h00 - di 16h00

avec Xavier Maugère et Romain Julmy

Week-end de préparation au mariage

21 - 23 février ~ ve 20h00 - di 16h00

avec F. et B. Georges et Luc Ruedin sj

Est-ce bien lui, est-ce bien elle?

26 - 27 avril ~ sa 09h30 - di 16h00

avec Jean-Marie et Mireille Cattin et
Luc Ruedin sj